This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KPC 1047

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

Class of 1839

OF LEXINGTON, MASSACHUSETTS

CHATEAUBRIAND

ATALA

REPRODUCTION

DE L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE ÉTUDE SUR

LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

VICTOR GIRAUD

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE

ET

JOSEPH GIRARDIN

LECTEUR DE LANGUE FRANÇAISE

A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5e)

1906

CHATEAUBRIAND

ATALA

REPRODUCTION

DE L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE ÉTUDE SUR

LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

VICTOR GIRAUD

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE

ET

JOSEPH GIRARDIN

LECTEUR DE LANGUE FRANÇAISE

A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5e)

1906

ATALA

Il semble aussi que l'on n'ait pas assez nettement étudié les transformations successives que Chateaubriand a fait subir à son œuvre avant d'en arrêter définitivement le texte en 1805. Quelques-unes de ces transformations nous sont connues par les variantes des différentes éditions, et il serait curieux d'y suivre, dans le détail des corrections et des retouches, avec les progrès du goût de l'artiste, la salutaire influence des conseils amicaux et des critiques contemporaines. D'autres modifications, les plus révélatrices sans doute, les plus intimes, celles qu'il nous importerait le plus de connaître, nous échappent par suite de la disparition des manuscrits et de l'absence de témoignages positifs et directs. Ne serait-il pourtant pas possible de

les ressaisir en partie, et par conjecture ? Le Chateaubriand qui vers 1791 ou 1792, concevait et peut-être rédigeait sous sa première forme le petit roman d'*Atala* n'était pas tout à fait le même que celui qui, dix ans plus tard, le publiait chez l'éditeur Migneret : le premier n'était plus chrétien ; le second l'était redevenu. Il est hors de doute qu'il a dû remanier son œuvre suivant ses idées nouvelles. Les retouches, coupures et raccords ont-ils toujours été faits de manière à ne pas se laisser deviner quelquefois ? A travers la première version publiée, ne peut-on, çà et là, entrevoir la version et la conception primitives ? Et, pour conjectural que soit le résultat d'un pareil travail, est-il de ceux qui, *a priori*, doivent décourager la critique ?

Un autre travail non moins utile consisterait à dresser méthodiquement l'inventaire, aussi complet que possible, des sources diverses auxquelles a puisé le poète pour composer son œuvre, et, en recherchant le parti qu'il en a tiré, à étudier sur le vif son procédé d'invention et de création littéraire? On s'est livré à d'ingénieux, à de piquants et suggestifs rapprochements entre *Atala* et *Manon Lescaut* ou *Paul et Virginie*. Mais cela ne suffit pas. Qu'est-ce que Chateaubriand *doit* exactement à l'abbé Prévost et à Bernardin de Saint-Pierre? Que doit-il aussi à Rousseau ? M. Bédier nous a fait toucher du doigt ses principaux emprunts à Bertram et à Charlevoix. Il est évident d'autre part qu'il n'a lu en pure perte ni la *Zaïre*, *l'Alzire* et

l'Ingénu de Voltaire, ni *les Incas*, de Marmontel. Ne peut-on pas déterminer l'apport respectif de ces diverses sources, et la manière dont elles ont été exploitées ? Nous voudrions pouvoir répondre nettement à la question pour apprécier avec justice et avec précision l'originalité de Chateaubriand.

C'est le propre des grandes œuvres littéraires d'exercer une influence parfois très considérable sur le tour d'imagination des écrivains contemporains et de leurs successeurs. Elles provoquent une foule d'imitations, parmi lesquelles il en est de bien médiocres sans doute, mais parmi lesquelles il en est aussi qui ne le sont pas. En un mot, elles deviennent des « sources » à leur tour. *Atala* n'a pas échappé à la règle commune : on a beaucoup

lu ce petit roman ; on l'a beaucoup imité ; on s'en est très souvent inspiré. Il y aurait lieu d'étudier et d'évaluer cette action. Quelle part revient exactement à *Atala* dans la formation de la littérature romantique ? Jusqu'à quel point les couples d'amoureux qui, pendant trente ou quarante ans, vont défrayer le roman et le théâtre, ne reproduiront-ils pas certains traits d'Atala et de Chactas ? Dans quelle mesure leur conception de l'amour ne procèdera-t-elle pas de celle des héros de Chateaubriand ? Et à travers les déclamations passionnées d'Hernani ou de Ruy Blas n'entendrons-nous pas comme un écho de celles des « deux sauvages dans le désert » ? Plus précisément encore, qu'est-ce qui a passé d'*Atala* dans le *Jocelyn* de Lamartine,

et jusque dans les romans exotiques ou même « pyrénéens » de Pierre Loti ? Il ne serait pas sans intérêt pour l'histoire littéraire qu'on pût répondre avec netteté à ces diverses questions.

Enfin, quel était-il exactement, au moment où il a conçu l'œuvre qui, du jour au lendemain, devait consacrer sa réputation, ce chevalier de Chateaubriand qui, encouragé et conseillé par Malesherbes, partait en 1791 pour l'Amérique, à la recherche d'un passage nord-ouest ? Par quels traits distinctifs sa personnalité morale se manifestait-elle à ceux qui l'approchaient ? Quelles étaient ses préoccupations habituelles ? Et dans ses allures et attitudes d'alors, qu'est-ce qui pouvait faire prévoir et pressentir le Chateaubriand que nous

avons connu depuis? C'est la seule question que nous nous proposons de traiter brièvement ici, et sur laquelle des documents inédits vont nous permettre de projeter une lumière nouvelle.

*
* *

Deux lettres de jeunesse[1], une courte poésie publiée dans l'*Almanach des Muses*, voilà, croyons-nous, les seuls documents directs,

---

1. Dans l'une de ces lettres, fort peu connues, au chevalier de Châtenet, 28 mai 1789, on voit déjà percer ses dispositions natives à la tristesse: « Mille affaires, *mille sentiments pleins d'amertume m'assiègent*, écrit-il. *Ton penchant à la mélancolie m'est commun*, et c'est dans cette idée que je me suis permis de te raconter mes peines. » (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration : Edmond Géraud, fragments de journal intime*, publiés par Maurice Albert, p. 175. Paris, Flammarion, 1893.)

authentiques et contemporains que nous possédions sur le Chateaubriand d'avant l'*Essai sur les Révolutions*.

A l'en croire lui-même, nous n'en serions pas réduits à ces minces épaves de la vingtième année pour nous faire une idée de ses sentiments et de ses préoccupations d'alors. N'avons-nous pas de lui des poésies, des lettres même, des notes de voyage, une « épopée », enfin, qu'il a publiées plus tard, mais qui datent bien de cette époque ? — Il est vrai : mais si l'on peut admettre que ces différentes œuvres, sous leur forme première, ont bien été conçues et rédigées avant l'*Essai*, qui nous prouve que René, infatigable correcteur, comme l'on sait, de ses propres brouillons, n'ait pas retouché et remanié

plus ou moins profondément ces essais juvéniles avant de les livrer au public? Dans le *Mercure de France* du 14 messidor an X (3 juillet 1802), il publiait sous l'anonyme une *Nuit d'automne par un jeune homme âgé de seize ans*. Or, la pièce figure, mais beaucoup plus longue, et avec une quinzaine de variantes, — exactement dix-sept, — parmi ces *Tableaux de la nature de 1784 à 1790*, qu'il a recueillis en 1828 dans ses *Poésies diverses*. C'était là ce qu'il appelait « n'avoir rien ou *presque rien* changé à ses vers». Est-il même sûr que le texte de 1802 soit de tous points conforme au texte primitif ? Et si, comme c'est probable, on peut en dire autant de la *Lettre écrite de chez les sauvages du Niagara*, de la *Lettre sur les arts du dessin*, du

Voyage en Amérique et des *Natchez*, on voit combien, à parler en toute rigueur, il serait imprudent d'utiliser comme documents psychologiques absolument sûrs et minutieusement datés ces écrits dont l'exacte origine nous échappe.

Un autre document, infiniment précieux, à ce qu'il semble, sur la jeunesse de Chateaubriand, ce sont les *Mémoires d'outre-tombe*. Et, de fait, si nous ne les avions pas, nous aurions fort peu de chose à dire de ses premières années de formation et d'apprentissage. Mais les *Mémoires*, en même temps que des *Mémoires* proprements dits, sont aussi un véritable poème, et il est parfois difficile de savoir où le poème finit, et où l'autobiographie commence. N'a-t-on pas prouvé récemment que le fameux voyage

en Amérique est en grande partie une fiction[1], et faudrait-il beaucoup de constatations comme celle-là pour nous faire rejeter entièrement le témoignage des *Mémoires d'outre-tombe* ? Je crois, pour ma part, que l'on aurait tort. Je crois que les *Mémoires* contiennent beaucoup plus de réalité concrète, de faits dignes de foi qu'on ne serait tenté de le supposer sur cet unique exemple. Mais enfin, il faut avouer que la question se pose. Et, d'autre part, les faits rapportés dans les *Mémoires* fussent-ils reconnus matériellement exacts, ce serait encore une question de savoir s'il n'est point souvent arrivé à Chateaubriand, quand il évoque des

1. Joseph Bédier, *Chateaubriand en Amérique. Etudes critiques*. Paris, Colin, 1904.

souvenirs déjà lointains, ce qui arrive à chacun d'entre nous, je veux dire de projeter involontairement dans le passé ses dispositions actuelles d'esprit et d'âme. La dernière rédaction des *Mémoires* est bien postérieure aux événements qu'ils racontent. De toute façon, nous ne pouvons accepter sans vérification et sans contrôle ce témoignage direct, mais peut-être arrangé, et, en tout cas, posthume de René sur lui-même.

Et les moyens indirects de contrôle, tout au moins pour la première période de sa vie, sont à la fois très rares et à peu près insignifiants. Il serait facile de faire tenir en une page tout ce que nous savons de Chateaubriand jusqu'en 1797, j'entends de source sûre, soigneusement vérifiée et exté-

rieure à lui-même. Quelques lignes assez mystérieuses de Ginguené dans ses « extraits » sur le *Génie du Christianisme*, et que Sainte-Beuve a malignement relevées dans une note de son *Chateaubriand*, deux témoignages, intéressants d'ailleurs, l'un de M. de Pommereuil, le futur directeur de la librairie sous l'Empire, l'autre du chevalier de Panat, et que Villemain nous a transmis, c'est là, je crois, tout ce que nous avons sur la vie de Chateaubriand à Paris et sur ses dispositions morales à la veille de son départ pour l'Amérique. « Chateaubriand a du talent, disait M. de Pommereuil. Je l'ai connu d'ailleurs dans ma jeunesse, avant 1789 : j'ai soupé au café avec lui et quelques gentilshommes bretons de ma parenté. Il ne disait pas

un mot. » Et le chevalier de Panat : « Je l'ai deviné de bonne heure, et j'en parlais ainsi à Fontanes, qui pensait comme moi. Dès 1789, au départ de Lally et de Mounier, je voulais l'emmener en émigration. Il hésitait ; il était amoureux ; et puis, il avait déjà cette mélancolie qui est la sœur de l'inaction ; mais dès lors aussi, dans quelques promenades en tête-à-tête, et une fois avec Fontanes et Rivarol, il me parut plein de génie, quoique à demi fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage au nord-ouest des États-Unis d'Amérique... »

Or, voici qu'à ces trop rares témoignages sur cette période de la vie de Chateaubriand, un autre, plus précis et plus circonstancié, vient se joindre aujourd'hui. On

sait que, par une coïncidence assez curieuse, Chateaubriand, au mois d'avril 1791, partait pour l'Amérique sur le même bateau que quelques sulpiciens, désignés par M. Emery pour aller à Baltimore fonder le premier séminaire catholique des États-Unis. Le premier évêque américain, Mgr Carrol, avait été sacré en Angleterre, le 15 août 1790. M. Nagot, le directeur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, l'avait vu à Londres et lui avait proposé de se rendre à Baltimore pour y fonder un séminaire. L'idée avait été approuvée à Rome, et, quelques mois après, M. Nagot partait avec trois prêtres et cinq séminaristes, dont deux Américains et deux Anglais[1]. L'unique sémi-

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de la re-*

nariste français s'appelait Édouard de Mondésir.

Il était du diocèse de Chartres : il était né à Nogent-le-Rotrou le 7 mars 1770. Elève de la communauté sulpicienne des Robertins, où il était entré en 1787, il avait été envoyé, en 1790, au Canada. Mal préparée, cette première mission n'aboutit pas. A son retour, au mois d'octobre 1790, Édouard de Mondésir entra au petit séminaire de Saint-Sulpice. Il resta douze ans aux États-Unis. Rentré en France, il fut vicaire de Saint-

---

ligion à la fin du dix-huitième siècle, par Jauffret. t. II, p. 404 et suiv. (Paris, Le Clerc, 1803) : *Relation du voyage de plusieurs prêtres français et anglais, partis de France le 8 avril 1791 pour aller fonder un séminaire à Baltimore.* On a publié dans cette *Relation* quelques lettres de M. Nagot et des prêtres qui l'accompagnaient.

Louis de Versailles, puis directeur de l'École secondaire de Nogent-le-Rotrou, son pays natal. Sept ans plus tard, il fut nommé proviseur du lycée de Moulins. En 1821, il accepta le poste de curé de Coudray, près de Chartres, qu'il occupa pendant seize ans. En 1842, deux ans avant sa mort, — il mourut le 7 mars 1844, — M. Faillon, qui réunissait de toutes parts des matériaux pour la *Vie de M. Emery* que devait écrire M. Gosselin[1], s'adressa à lui et le pria de rassembler et de rédiger ses souvenirs. « Heureusement que les vieillards se souviennent de loin plutôt que

1. La *Vie de M. Emery* imprimée en deux volumes n'est qu'un abrégé d'une *Vie* manuscrite, rédigée par M. Gosselin en personne, et qu'il est regrettable qu'on n'ait pas cru devoir publier tout au long.

de près, écrivait l'abbé de Mondésir à M. Faillon, le 1er août 1842. Savez-vous, Monsieur, que vous me faites rebrousser chemin dans la vie de cinquante-trois à cinquante-quatre ans. C'est une forte tâche pour une pauvre tête de soixante-treize ans qui, depuis quatre ans, n'a pu composer un seul sermon, tant il y a de vide dans son cerveau... Je vais me mettre à méditer le passé, à me rappeler tant de bonnes choses et des hommes si bons!... » Et le vieillard tint parole. Du 2 août au 21 octobre 1842, il rédigea une série de petits cahiers, écrits au recto et au verso, — en tout cent trente pages, — qui ont été réunis au tome IV des *Matériaux pour servir à la Vie de M. Emery*. Ce précieux recueil manuscrit, en

douze volumes, qu'on a mis si souvent à contribution pour l'histoire religieuse de la fin du dix-huitième et des premières années du dix-neuvième siècle, est actuellement conservé à la bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice. C'est là que j'ai pu consulter tout à loisir le très intéressant récit de l'abbé de Mondésir[1]. Celui-ci y parle longuement de Chateaubriand, et, comme on va voir, d'une

1. Je ne puis assez dire combien l'obligeante érudition de M. Levesque, bibliothécaire, et de M. Mourret, directeur au séminaire, ont facilité mes recherches et de combien de renseignements divers je leur suis ici redevable. Ce sont eux, d'abord, qui ont découvert le document essentiel que je publie ci-dessous, et qui m'en ont révélé l'existence. Qu'ils me permettent de leur exprimer ma respectueuse gratitude. M. l'abbé Clerval, professeur à l'Institut catholique de Paris, m'a aussi fourni fort aimablement diverses indications relatives à l'abbé de Mondésir.

manière qui ne laisse pas d'éclairer d'un jour assez curieux les dispositions d'esprit de René à cette date. Laissons maintenant déposer sans l'interrompre ce véritable témoin « d'outre-tombe » :

« Nous voici, Monsieur, au 21 mars 1791, jour de mon départ pour les États-Unis, qui était précisément l'anniversaire de mon départ pour le Canada. Vous allez, Dieu merci, me perdre à peu près de vue. On se rendit, chacun de son côté, à Saint-Malo. Là était un bâtiment frêté pour nous mener à Baltimore, mais qui, en passant, déchargerait sa cargaison à l'île Saint-Pierre de Terre-Neuve, ce qui nous valut une traversée de cent quatre jours. — Voici les passagers que le capitaine Desjardins,

de Saint-Malo, s'était engagé à débarquer à Baltimore : MM. Nagot, Garnier[1], Texier, Le Vadoux, sulpiciens; M. Lavau, chanoine de Tours, ami intime de M. Nagot; cinq élèves, Tullow et Floyd, jeunes Anglais convertis, Périnault, jeune Canadien, sortant avec moi du *petit séminaire* Saint-Sulpice, un jeune Américain que M. de La Fayette avait amené en France pour son éducation. J'ai oublié le nom de l'Américain. Je me souviens seulement qu'une fois débarqué, il nous échappa pour retourner dans sa famille. — Périnault, qui était de Montréal même, ne tarda pas à être rappelé au Canada. Floyd fit un

1. C'est le même M. Garnier dont parle Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

peu de théologie, fut ordonné prêtre et devint un Jean-François Régis. Étant allé sur un vaisseau qui venait des îles françaises, pour y assister le capitaine, catholique et mourant, Floyd y gagna la fièvre jaune, l'apporta à Baltimore et en mourut le premier de tous, dans la maison de Mgr l'évêque où il logeait. Tullow, bel homme, d'une belle figure, d'un caractère doux, retourna en Angleterre, où il se maria bientôt à une riche veuve qui revenait de l'Inde. — J'étais le cinquième élève à bord. Nos messieurs emmenaient avec nous : 1° un maître d'école de Saint-Malo et sa femme, destinés pour la paroisse catholique de Philadelphie ; 2° un nommé Louis, valet de chambre du chanoine de Tours ; 3° et enfin M. le vicomte de Chateau-

briand qui a fait bruit et besogne dans le monde et qui voudrait bien en faire encore, sans compter qu'il en fera même après sa mort.

« Voilà le personnel de l'émigration.

« A Saint-Malo, il fut sérieusement question de nous mettre en prison ; nous ne dûmes notre *exeat* qu'à un petit jureur, membre du comité, qui fit de la philanthropie à notre profit.

« M. Garnier me mena voir un M. Le Sure, élève de Saint-Sulpice, secrétaire particulier de Mgr l'évêque. Le bon abbé avoua naïvement à M. Garnier qu'il ne faisait pas exactement son oraison ; mais qu'il n'avait pas manqué un seul jour à dire son chapelet. Il me revient une foule d'anecdotes de ce genre, tant de mon premier que

de mon second voyage, précieux souvenirs pour moi, mais qui encombreraient mon récit, déjà un peu diffus. Je ne dois vous dire que des choses qui puissent vous servir tellement quellement. Il faut pourtant que je vous arrête sur M. de Chateaubriand, notre compagnon de voyage. Le jeune vicomte, chevalier de Malte, à tête chevaleresque, ayant déjà beaucoup lu et beaucoup observé, ne savait comment tuer le temps à bord. Il assistait volontiers, faute de mieux et pour se désennuyer, à nos exercices spirituels, non pas à l'oraison, ni au chapelet, sans doute, mais généralement à la lecture de piété qui se faisait en commun. Nous lisions alors l'*Ame élevée à Dieu*, le P. Rodriguez, *De la perfection chrétienne*. Or, le bouillant Cha-

teaubriand aimait mieux faire la lecture à haute voix que de l'écouter en silence. C'était souvent son tour. M. Nagot lui fit observer un jour qu'un livre ascétique ne se déclamait pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit qu'il mettait de l'âme à tout. Cette leçon du maître fit que le rôle du lecteur ne convenait plus au vicomte. Le jour du Vendredi saint, on adora la croix, et M. Le Vadoux officia sur le tillac. Il parla bien et nous étions tous suffisamment édifiés. M. de Chateaubriand, après le service, demanda à M. Nagot permission d'adresser quelques paroles aux matelots, bons Bretons et bons catholiques. M. le Supérieur y consentit. Alors notre nouveau missionnaire, prenant en main un grand crucifix, se mit à haranguer

l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que, s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer. Cette scène fut le pendant de celle qui avait eu lieu en présence de Crillon, de valeureuse et héroïque mémoire, qui entendant à pareil jour, dans une église, le récit de la Passion du Sauveur, tira son sabre et s'écria de colère et d'enthousiasme : « Où étais-tu, « brave Crillon ! »

« Nous eûmes, pendant la traversée, plusieurs coups de vent. Une fois même, nous essuyâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs, et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu où il fut couvert des va-

gues de la mer et bien battu du vent. Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O tem-« pête, tu n'es pas encore si belle « qu'Homère t'a faite ! »

« Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain de mer dans l'Océan même. Les matelots eurent beau lui demander s'il en avait déjà pris, et sur sa réponse que non, cherchèrent à le détourner d'une fantaisie dangereuse : il fallut lui céder. On nous fit descendre tous, prêtres et lévites, dans la chambre. Le baigneur se mit tout nu, on lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles, et il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds y eurent-ils porté, que le héros s'évanouit,

et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord, crainte aussi qu'un requin ne le coupât en deux. Revenu à lui sur le tillac, il se mit à dire : « Eh « bien ! je sais maintenant à quoi « m'en tenir. »

« Un jour, la vigie signale : « Terre, terre ! » C'étaient les îles Açores. M. de Chateaubriand aussitôt de descendre dans la chambre où nos messieurs étaient en train de psalmodier leur office et de leur dire de prendre garde à eux, au sujet des Açores, que tel pape avait excommunié quiconque placerait ces îles portugaises soit en Europe, soit en Afrique (je ne sais lequel des deux). Notre chevalier de Malte, défenseur de l'Église, en nous donnant un échantillon de son érudition ecclésiastique, nous fit douter si, dans l'occasion,

il ne persiflerait pas la cour de Rome aussi prestement qu'un franc libertin. On jeta l'ancre en face de la petite île Gracieuse. Le capitaine alla y faire des vivres ; le chevalier l'accompagna en vrai touriste qui veut tout voir, pour ensuite pouvoir parler de tout (quoique souvent ce genre de pèlerins ne se fasse nul scrupule de raconter comme vu de leurs yeux ce qu'ils n'ont ni vu ni pu voir). M. de Chateaubriand revint le lendemain avec des provisions de bouche, et surtout force nouvelles, partie forgées, partie embellies. Il faisait l'éloge du supérieur d'un couvent de Saint-Pierre d'Alcantara, composé de deux cents religieux : mais il voulait nous faire accroire qu'après avoir soupé à deux heures du matin avec un de ces moines, il

avait entendu la messe de ce même moine au lever de l'aurore. Il disait encore qu'il avait rencontré parmi ces religieux un matelot anglais et calviniste qui avait déserté, pris le froc dans l'île, et fini par dire messe, ne sachant ni lire ni écrire. J'écris ici ces menteries incroyables, dans la crainte qu'elles ne se lisent plus tard dans un ouvrage posthume de l'auteur, dont nous sommes déjà menacés de son vivant. Avis donc aux lecteurs futurs !

« Nous avions jeté l'ancre sur un récif qui coupa le câble, et l'ancre fut perdue. Le capitaine voulait rendre responsables de cette perte ceux qui avaient frêté son bâtiment. Le bon sens disait que c'était au capitaine jetant l'ancre à savoir où il la jetait. La cause fut plaidée à

Saint-Pierre devant un jury de six capitaines de vaisseau, qui condamnèrent leur confrère. Nous avions pour avocat M. de Chateaubriand : il eût été difficile de mieux choisir. C'est, sans contredit, un homme de talent, de parole et d'action. Mais en lui, dans ses écrits, et dans sa conduite, *sunt bona mixta malis*. Son *Génie du Christianisme* fut une bonne fortune à l'époque où il paraissait ; il n'en est pas moins vrai que le champion de la bonne cause, croyant bien faire et se mêlant de parler sur la divinité de Jésus-Christ, a plus que frisé le socinianisme. Il ne sera pas, celui-là, mon docteur de théologie, et je suis, en outre, bien décidé à ne pas le prendre pour mon maître de philosophie, ni de morale, ni de politique chrétienne,

depuis qu'il s'est avisé de faire du libéralisme et même de l'illuminisme devant les cardinaux de la sainte Église romaine, au nom du roi de France dont il était l'ambassadeur à Rome. Aussi le doyen du Sacré-Collège, devenu depuis le pape Léon XII [1], lui donna-t-il une belle et bonne leçon, comme à un écolier. M. de Chateaubriand jouit d'une grande renommée, et moi, Monsieur, tout en admirant ce que la Providence a mis d'admirable en lui, je l'appelle, de son vivant : *Magni nominis umbra.* — De bonne foi, Monsieur, que sont tous ces faiseurs de livres et de systèmes en comparaison de l'abbé Emery (comme l'appelait Bonaparte), ce

1. En marge, on lit, d'une autre écriture : « ou Pie VIII ? »

saint et docte prêtre, successeur de Moïse et d'Élie, se plaçant avec eux sur le Thabor, pour y rendre témoignage à la vérité ; n'innovant rien, n'altérant rien, conservant tout ; sachant écrire et parler aussi bien que nos philosophes et nos orateurs du siècle ; ayant une tête fortement organisée, capable de soutenir et de continuer longtemps un pénible travail d'esprit ; versé dans la connaissance de l'histoire, habile à se servir de l'expérience du passé, pour apprécier le présent et prévoir l'avenir ; âme désintéressée, vrai pauvre d'esprit, riche de ses vertus et des dons du ciel ! — Je ne vois rien de solide, ni qui soit digne de louanges, hors de la sainte Église catholique et de la communion des saints. — J'en reviens à l'idée que fait naître en

moi la vue de M. de Chateaubriand. Notre monde intellectuel, politique et littéraire d'aujourd'hui ressemble aux Champs-Élysées du paganisme : il est peuplé d'ombres. On les prend pour des êtres vivants et ils sont morts. Je dirais volontiers avec Scarron : « Et je vois « l'ombre d'un cocher qui, prenant « l'ombre d'une brosse, en brossait « l'ombre d'un carosse. » Vraiment, Monsieur, à force de faire des progrès dans la région des lumières en tout genre, nous allons retomber dans « ces temps d'ignorance » dont parlait saint Paul au milieu de l'Aréopage. Ah ! faites donc, Dieu aidant, une bonne vie de M. Emery. Qu'on sache enfin ce que c'est qu'un homme vraiment « grand devant Dieu », c'est-à-dire en réalité. Nous ne savons plus ce

que nous disons, *vera rerum vocabula amisimus*. On fait l'apothéose de tout ce qui donne signe de vie. Ah! la maladie de nos beaux esprits, la voici : *Amor sui, laudumque immensa cupido*. M. Emery ne cherchait point sa gloire propre à lui ; il ne voulait que celle de son Maître. Ce qu'il savait, ce n'était pas la *poésie*, mais la *substance* même de la religion. Et ce qu'il savait, il le pratiquait. Parmi nos savants, dont nous lisons de belles pages sur l'Évangile, combien peu en font la règle de leur conduite ! *Vident meliora probantque, deteriora sequuntur.* »

Ce témoignage a, je le sais, contre lui d'être postérieur d'un demi-siècle aux faits qu'il rapporte. De plus, l'abbé de Mondésir

paraît bien ne mettre en œuvre que de simples souvenirs et non pas des lettres ou des notes contemporaines des événements eux-mêmes ; et il faut sans doute se défier un peu de la mémoire d'un de homme de soixante-treize ans. En d'autres termes, enfin, on voudrait pouvoir contrôler ses dires. Cependant, et sans parler ici la bonne foi manifeste du témoin, il y a quelque chose d'assez juste dans ce qu'il nous disait tout à l'heure au sujet des « vieillards qui se souviennent de loin plutôt que de près » : c'est là, je crois, un fait d'expérience assez courante. D'autre part, les allures originales de Chateaubriand semblent bien avoir frappé vivement son compagnon de traversée, et la réputation croissante du grand écrivain aidant,

elles ont dû se graver profondément dans son souvenir. Les traits, les mots mêmes qu'il nous rapporte sont d'ailleurs de ceux que l'on n'invente guère, et qu'il est bien difficile de déformer. Ajoutons qu'on ne peut l'accuser d'être un admirateur trop fervent, et donc aveugle, de René. Au fond, il a peu de sympathie pour l'auteur du *Génie du Christianisme :* il se fait volontiers l'écho des préjugés de son milieu à l'égard de l'apologiste laïque, — et trop laïque selon lui, — de la religion chrétienne. Ce « libéralisme » dont Chateaubriand a donné tant de preuves et fourni tant de gages lui est infiniment suspect. Un peu plus loin, à propos de Lamennais, pour lequel il est fort dur, il écrit : « Je rougis, le cœur me manque quand je lis dans

mon journal que l'auteur du *Génie du Christianisme* va faire visite à cette plume satanique. Je suis tenté de dire : *Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis.* » Mais, par-dessus tout, ce qui me fait ajouter foi au témoignage de l'abbé de Mondésir, c'est la confirmation singulière qu'il vient apporter aux déclarations des *Mémoires d'outre-tombe* et de *l'Essai sur les révolutions*, et à l'idée que, d'après ces textes, nous pouvions nous former de Chateaubriand à vingt-deux ans. Peut-être convient-il d'insister quelque peu là-dessus.

Tout d'abord, nous savions par les *Mémoires*, que, durant son séjour à Paris, Chateaubriand s'était, avec tous ses contemporains, vivement épris d'antiquité classique. « J'avais alors la rage du grec,

nous dit-il : je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. » Nous ne savions pas, mais nous ne sommes pas étonnés, et nous sommes bien aises d'apprendre que son admiration pour Homère allait jusqu'à imiter d'aussi près Ulysse.

Le jeune Anglais converti, du nom de Tulow (ou Tulloch), dont nous parle l'abbé de Mondésir, nous était déjà connu par les *Mémoires* et par l'*Essai*. « Je m'accointai avec Tulloch, écrit Chateaubriand dans les *Mémoires;* comme j'étais alors profond philosophe, je l'invitais à revenir chez ses parents. » L'*Essai* est ici moins discret. Tulloch voulait entrer dans les ordres. Chateaubriand essaya de le détourner de ce qu'il

appelait alors une « insigne folie », et, au risque de « s'attirer la haine des prêtres », tenta littéralement de le *déconvertir* : « T... me promit tout, et nous nous liâmes d'une tendre amitié... Mais je prévis dès lors que T... m'échapperait. Nos prêtres se mirent à faire des processions, et voilà mon ami qui se monte la tête, court se placer dans les rangs et se met à chanter avec les autres. » Et Chateaubriand, en rééditant son *Essai* en 1826, et en déplorant sa « fureur de propagandisme », confirme les renseignements fournis par l'abbé de Mondésir : « J'ai retrouvé à Londres, en 1822, M. T... : il ne s'est pas fait prêtre; il est resté dans le monde; il s'est marié. » L'abbé de Mondésir ne paraît pas avoir rien su de l'influence exercée par Cha-

teaubriand sur le jeune Anglais; mais elle nous est attestée par un autre témoignage, celui de M. Garnier, l'un des compagnons de M. Nagot, Dans une *Vie* manuscrite de *M. Emery*, qui doit dater des environs de 1840, M. Garnier, parlant des difficultés qu'éprouva, à ses débuts, le séminaire fondé à Baltimore, écrit : « Tulloch, protestant converti et fils d'un ministre anglican, jeune homme de beaucoup de talent, et qui malheureusement connut trop, pendant la traversée, M. de Chateaubriand, qui alors ne pensait pas bien, se dégoûta de son état et revint en Angleterre[1]. »

---

1. *Vie de M. Emery*, par M. Garnier (manuscrit conservé à Saint-Sulpice), p. 53. Ce témoignage est accepté et commenté par M. Gosselin, *Vie* (manuscrite) *de M. Emery*, t. I, p. 622-623. Par une curieuse coïncidence, ce jeune sémina-

La « philosophie » de Chateaubriand, dont on vient de voir les effets, allait-elle d'ailleurs jusqu'à lui faire inventer de toutes pièces les histoires des moines des Açores? J'en ~~suis moins~~ sûr ~~que~~ le bon abbé, qui ne veut y voir que des « menteries incroyables ». Pour ma part, je ne trouve rien là d'in-

---

riste anglais était celui sur lequel on comptait peut-être le plus. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une *Histoire* (manuscrite) *du séminaire de Baltimore*, par M. Faillon, p. 39-40 (1864) : « Avant le départ, M. Nagot écrivait à Mgr Carrol et lui fit connaître par leurs noms tous ceux qui devaient composer le nouveau séminaire. Ce prélat fut très satisfait d'apprendre que les prêtres de Saint-Sulpice amèneraient avec eux des séminaristes et que les exercices commenceraient dès leur arrivée. Il se réjouit aussi de savoir que M. Tulloch serait du nombre et promit d'écrire à son évêque, sans doute dans l'espérance d'obtenir de ce prélat l'excorporation de ce jeune homme, et de l'attacher à l'Église des Etats-Unis. »

vraisemblable. Si ces histoires avaient été imaginées à plaisir, Chateaubriand les eût-il reproduites, en termes presque identiques, dans l'*Essai sur les révolutions ?* Surtout, y serait-il revenu, comme il l'a fait, avec plus de discrétion d'ailleurs, dans ses *Mémoires d'outre-tombe ?* Si l'abbé de Mondésir avait lu l'*Essai*, dans l'édition de 1826, il aurait pu faire son profit de cette note nouvelle ajoutée par l'auteur à son premier récit : « Qu'est-ce que prouve cette anecdote de matelot devenu moine aux Açores ? Rien du tout ! Qu'est-ce que prouve la licence d'un couvent de moines placé dans une petite île, loin des regards des supérieurs ecclésiastiques ? Rien du tout. Ce récit de mauvais ton, et qui sent son sous-lieutenant

d'artillerie, était un très méchant argument dans mon système. » Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le jeune homme, en « franc libertin », éprouve un malin plaisir à conter son aventure, et à scandaliser ses pieux compagnons de traversée. Il ne s'est pas mis impunément à l'école de Voltaire et des Encyclopédistes ; il leur a emprunté le tour habituel de leur raillerie ; il a épousé tous leurs préjugés. « De chrétien zélé que j'avais été, nous dit-il dans les *Mémoires*, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement dans mes opinions religieuses s'était opéré par la lecture des ouvrages philosophiques. Je croyais de bonne foi qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient

arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs. Ce benoît orgueil me faisait prendre le change. »

Il n'était pas pourtant aussi détaché qu'il voulait le croire de cette « religion romaine » qu'il tournait volontiers en dérision. Un soir, sur le bateau, nous disent les *Mémoires*, la cloche de la prière sonnant, il va « mêler ses vœux à ceux de ses compagnons ». Et, il est vrai, la grandeur, la majesté du spectacle lui inspirent alors, parmi ses velléités religieuses, des sentiments bien profanes. Mais enfin, ce simple geste, si l'on veut, est bien du même homme qui assiste aux lectures ascétiques des Sulpiciens, et qui, un Vendredi saint, prêche aux marins bretons. Et c'est bien le même homme encore

qui, dans les *Mémoires*, nous cite ce trait de lui-même. Au retour, au moment du naufrage, un des matelots français, écrit-il, « entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, premier enseignement de mon enfance : *je le répétai* à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère ». Tous ces témoignages concordent[1]. René a beau railler les moines et jouer à l'esprit fort ; il est préoccupé et inquiet des choses religieuses ; elles

---

2. Sur d'autres points de détail encore, le récit de l'abbé de Mondésir confirme celui des *Mémoires d'outre-tombe*. Par exemple : « Le vaisseau, écrit Chateaubriand, s'était trouvé en danger par la levée d'un fort sud-est. On vira l'ancre, mais engagée dans des roches, on la perdit, comme on s'y attendait. » Par contre, Chateaubriand raconte un peu différemment son bain en pleine mer. Entre ces deux versions, je m'abstiendrai de choisir

l'attirent, quoi qu'il fasse ; et, sous le disciple de Voltaire, le Breton à l'âme naturellement mystique ne tarde pas à reparaître.

*
* *

Ecartons maintenant tout cet appareil critique ; et, à travers les témoignages et les textes, essayons de ressaisir et tâchons de nous représenter ce jeune homme de vingt-deux ans qui part pour l'Amérique et en rapportera bientôt la première ébauche d'*Atala*[1]. De son enfance peu choyée et rêveuse, il

1. L'abbé de Mondésir raconte (p. 176) que dans son premier voyage au Canada, il a vu « le dernier survivant de trois sauvages qu'on avait amenés en France sous Louis XIV ». On peut se demander si ce ne serait pas à la suite de conversations avec lui que Chateaubriand aurait imaginé le personnage de Chactas.

a gardé l'habitude de vivre volontiers replié sur lui-même. Nature passionnée et ardente, mélancolique et voluptueuse, dans la sombre demeure de Combourg, son imagination s'est exaltée, sa sensibilité s'est développée sans nulle contrainte. Tout ce qui pouvait servir de pâture à cette « ardeur de passion » qui le tourmente, poésie, tendresse fraternelle, religion, il a tout embrassé avec sa fougue habituelle. A Cambrai, à Paris, il a vécu de la vie dissipée de ces officiers galants et poètes comme le dix-huitième siècle en produisit un certain nombre. Visiblement, il aspire de toute son ambition à la gloire des lettres. Il se met en rapport avec la plupart des écrivains du temps; il s'ouvre à toutes les influenees livresques qui peuvent alors s'exer-

cer sur sa jeune pensée ; il s'éprend à la fois de Rousseau et d'Homère, de l'exotisme à la mode et de l'irréligion contemporaine. Et son incrédulité même est une des formes de son ardent désir de réputation littéraire : il admet comme une vérité d'évidence que la supériorité de l'intelligence et du talent est désormais inconciliable avec l'humble foi des vrais croyants. « Il faut avoir vécu, — écrira-t-il plus tard dans un fragment de *Préface* qui nous a été heureusement conservé, — *il faut avoir vécu comme nous au milieu des gens de lettres pour savoir combien cette fausse idée que le christianisme est dépouillé de charme et de poésie a fait d'incrédules*. On s'est persuadé peu à peu, sans examen, qu'une religion qui n'avait ni de beaux noms

à reproduire, ni rites sublimes ou gracieux à offrir, devait être une religion de moines et de vandales. De là la conjuration de tous les hommes qui prétendent au bel esprit, *de tous les artistes, de tous les talents, contre elle.* » Libéré de ces entraves au génie, il a conçu l'idée d'une vaste épopée en prose sur laquelle il compte pour conquérir la renommée. Mais il sent que les couleurs justes lui manquent ; et, rien alors ne le retenant en France, il part pour l'Amérique ; il veut découvrir un passage au nord-ouest des États-Unis, mais surtout, il va « chercher des images et de la gloire ». — « *Je cherche du nouveau*, disait-il au chevalier de Panat ; il n'y a rien à faire ici... A quoi bon émigrer de France seulement? J'émigre du monde ; je mourrai en

route ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne serai parti. » D'humeur aventureuse et hardie, passionnément avide de sensations nouvelles et d'impressions inédites, « *il met de l'âme à tout* », comme il dit, même aux lectures pieuses auxquelles le hasard le fait assister. Comme le mot est bien de lui ! Comme on le voit découvrant, dans ces croyances mêmes qu'il ne partage plus, mais qui l'attirent encore, une âme de « beauté » qu'il n'a peut-être pas encore soupçonnée ! Comme on le voit s'avisant déjà, tout incrédule qu'il est encore, de cette « poésie » de la religion chrétienne qu'il mettra un jour si éloquemment en lumière ! Et, dans ce nouveau missionnaire laïque qui, se substituant au prêtre, un grand crucifix à la main,

harangue les matelots bretons, les enflamme de son verbe éclatant, je vois, comme en un vivant symbole, apparaître et poindre déjà le futur apologiste du *Génie du Christianisme*.

VICTOR GIRAUD

Paris, septembre 1905.

NOTE PRÉLIMINAIRE

Nous nous proposons de publier un peu plus tard, quand nous en aurons recueilli tous les éléments[1],

1. « *Atala* a été imprimée onze fois, écrivait Chateaubriand dans la *Préface* de l'édition définitive de 1805 ; cinq fois séparément et six fois dans le *Génie du Christianisme*. Si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables : la douzième, que je publie aujourd'hui a été revue avec le plus grand soin. » — Nous avons retrouvé ces onze éditions, sauf deux : la seconde, et la dixième (troisième édition du *Génie*). Et, à ce propos, si quelqu'un voulait nous communiquer l'une ou l'autre de ces deux éditions, — et plus particulièrement la première (seconde édition d'*Atala*, Paris, Migneret, 1801), — nous

une *édition critique* d'*Atala*. Mais, dans une édition critique, il est d'usage, comme on sait, de publier le texte définitivement arrêté par l'auteur, et de rejeter en note toutes les variantes fournies par les manuscrits, quand ils existent encore, et par les éditions antérieures: de telle sorte que le texte de l'édition originale disparaît et se fond en quelque manière, avec les particularités souvent si curieuses qui le distinguent, dans les notes et observations du bas des pages.

Sans vouloir le moins du monde répudier cet usage qui, comme tous les usages, a sa raison d'être,

---

lui en serions très reconnaissants. — Voir un essai partiel d'édition critique d'*Atala* dans Victor Giraud, *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 145-147 et 173-177. (Paris, Hachette, 1905.)

il nous a paru qu'il y avait lieu, dans le cas présent, et en attendant une édition critique complète, de mettre sous les yeux du lecteur et de lui permettre de lire dans toute sa suite et son intégrité le texte de l'édition originale d'*Atala*, — l'*Atala* d'avant Morellet, si l'on peut ainsi dire. Cette édition est devenue introuvable, et le nombre des bibliothèques privées ou même publiques qui la possèdent est singulièrement restreint. En la mettant à la portée de tous ceux — historiens de la langue, critiques littéraires, étudiants, simples amateurs ou lettrés — qui ont intérêt à la consulter, nous avons eu l'espoir et l'ambition de leur rendre service.

Nous ne nous sommes pas, d'ailleurs, contentés de réimprimer pu-

rement et simplement, avec la plus scrupuleuse exactitude, — orthographe et ponctuation comprises, — le texte de cette édition princeps. Nous nous sommes efforcés de rendre cette réimpression aussi conforme que faire se pouvait au petit volume qui, le 12 germinal an IX (3 avril 1801), sortait des presses de l'éditeur Migneret. Le format, la justification, l'interlignage, les caractères d'imprimerie reproduisent, aussi fidèlement qu'on l'a pu, l'aspect extérieur de l'édition originale. Bref, on n'a rien négligé pour que l'on eût l'illusion d'avoir entre les mains cette édition même. Le brochage a été effectué de telle sorte que ceux qui voudraient posséder le petit chef-d'œuvre de Chateaubriand sans les bavardages du critique, pourront

sans difficulté les en détacher.

Nous espérons ainsi, dans la mesure du possible, avoir « rempli » les divers « besoins » des divers publics que nous voulions satisfaire et atteindre.

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT;

Par FRANÇOIS-AUGUSTE

CHATEAUBRIAND.

A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.° 1186;
Et à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue de la Loi, N.° 288.

AN IX. (1801.)

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT.

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT;

Par FRANÇOIS-AUGUSTE

CHATEAUBRIAND.

A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimerie rue Jacob, N°. 1186;
Et à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue de la Loi N.° 288.

AN IX. (1801.)

Lettre publiée dans le Journal des Débats et dans le Publiciste.

Citoyen, dans mon ouvrage sur *le Génie du Christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, il se trouve une section entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette section se divise en trois parties : poésie, beaux-arts, littérature. Ces trois parties sont terminées par une quatrième, sous le titre d'*Harmonies de la religion*, *avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes, tels que les effets des ruines gothiques, comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans les solitudes, le côté poétique de cette religion populaire, qui plaçoit des croix aux carrefours des chemins dans les forêts, qui mettoit des images de vierges et de saints

à la garde des fontaines et des vieux ormeaux ; qui croyoit aux pressentimens et aux fantômes, etc., etc. Cette partie est terminée par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages. Elle est intitulée : *Atala*, *etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de la publier à part, avant mon grand ouvrage.

Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PREFACE.

On voit par la lettre précédente, ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette petite histoire a été composée.

J'étois encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, sur-tout pour des François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir

au pinceau un sujet presqu'aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier; mais j'm'apperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais desirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un autre voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pole.

Si je n'eusse pas péri dans ce second voyage, j'aurois pu faire des découvertes importantes pour les sciences, et utiles à mon pays. M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage, que je donne aujourd'hui au Public. On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paroître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens, mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras (1).

---

(1) Nous avions été tous deux cinq jours

De tous nos manuscrits sur
rique, je n'ai sauvé que quelqu

[illegible]

mens, en particulier Atala, qui n'étoit qu'un épisode des *Natchez*. Atala a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le Public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme (1), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux

---

prières. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain. Et voilà les hommes dont Bonaparte a délivré la France.

(1) Dans un temps où tout est perverti en littérature, je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence; et des volumes entiers de prose descriptive, ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

amans qui marchent et causent dans la solitude; tout gît dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts, et du calme de la religion. J'ai donné à ce petit ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les Rapshodes chantoient, sous divers titres, les fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée. Je ne dissimule point que j'ai cherché l'extrême simplicité de fonds et de style, la partie descriptive exceptée; encore est-il vrai, que dans la description même, il est une manière d'être à-la-fois pompeux et simple. Dire ce que j'ai tenté, n'est pas dire ce que j'ai fait. Depuis long-temps je ne lis plus qu'Homère et la Bible; heureux si l'on s'en apperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les

sentimens particuliers à mon cœur, les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai.

Je dirai encore que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes; il me semble que c'est une dangereuse erreur, avancée, comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Enéide. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre, et en attendrir les sons. Les muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société, que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, par-tout où j'ai eu l'occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec

ce mot de *nature*, on a tout perdu. De là les détails fastidieux de mille romans où l'on décrit jusqu'au bonnet de nuit, et à la robe de chambre; de-là ces drames infâmes, qui ont succédé aux chefs-d'œuvre des Racine. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala, étant faciles à découvrir, et se trouvant résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de mes personnages.

Atala, comme le Philoctète, n'a que trois personnages. On trouvera peut-être dans la femme que j'ai cherché à peindre, un caractère assez nouveau. C'est une chose qu'on n'a pas assez développée, que les contrariétés du cœur humain : elles mériteroient d'autant plus de l'être, qu'elles tiennent à l'antique tradition d'une dégradation originelle, et que conséquemment elles

ouvrent des vues profondes sur tout ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans l'homme et son histoire.

Chactas, l'amant d'*Atala*, est un Sauvage, qu'on suppose né avec du génie, et qui est plus qu'à moitié civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné de grands avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style Indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une

espèce de philosophe. Le *père Aubry* n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin maître*, *de la chair corrompue*, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère aux yeux de certaines gens, sans toucher au ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Après tout, si l'on examine ce que j'ai fait entrer dans un si petit cadre, si l'on considère qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages, que je n'aie touchée, pas un bel effet de la nature, pas un beau site de la Nouvelle-France que je n'aie décrit; si l'on observe que j'ai placé auprès du peuple chasseur un tableau complet du peuple agricole, pour montrer les avantages de la vie sociale, sur la vie sauvage; si l'on fait attention aux difficultés que j'ai dû trouver à soutenir

l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages, pendant toute une longue peinture de mœurs, et de nombreuses descriptions de paysages; si l'on remarque enfin que dans la catastrophe même, je me suis privé de tout secours, et n'ai tâché de me soutenir, comme les anciens, que par la force du dialogue : ces considérations me mériteront peut-être quelque indulgence de la part du lecteur. Encore une fois, je ne me flatte point d'avoir réussi; mais on doit toujours savoir gré à un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours.

Il me reste une chose à dire; je ne sais par quel hasard une lettre de moi, adressée au citoyen Fontanes, a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être apperçues; je me suis trompé. Les papiers publics ont

bien voulu parler de cette lettre, et on m'a fait l'honneur de m'écrire, à moi personnellement, et à mes amis, des pages de complimens et d'injures. Quoique j'aie été moins étonné des dernières que des premiers, je pensois n'avoir mérité ni les unes, ni les autres. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal à la révolution et aux philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme, comme sujet de morale et de littérature. Il a été un temps où les adversaires de cette religion, avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte,

et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral, peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée sans retour.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du christianisme*; et que je n'y parle le plus souvent que d'auteurs morts; quant aux auteurs vivans qui s'y trouvent nommés, ils n'auront pas lieu d'être mécontens : en général, j'ai gardé une mesure, que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plaint d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté d'observer, que ce n'est pas moi qui ai em-

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

La France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le

fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Iludson; et le Meschacebé (1), qui descendant du nord au midi, s'ensevelit dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du ~~Meschacebé~~ Missisipi, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont

(1) Vrai nom du Mississipi ou Mechassipi.

Ridicule, un Américain ne saurait pas ce que cela voulait dire

gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts ; le Temps assemble sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Mississipi ~~Moschacebé~~. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature :

et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes; on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verds, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent, passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Mais qui pourroit peindre les sites du ~~Meschacébé~~ Mississipi? Depuis son embouchure jusqu'à la jonction de l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à

perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent, par une progression insensible, monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme un

admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, grouppés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Alors les chaînes de feuillage, les

pommes d'or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur les ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses roses blanches, il domine tous ces berceaux, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main du Créateur y fit une multitude d'animaux, dont les jeux et les amours répandent la vie de toutes parts. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages;

des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verds à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissemens

d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de verd, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerois en vain de les décrire, à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Hennepin et par l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les

Natchez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières, la vengeance, l'amour, et toutes les passions, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui par son âge, sa sagesse, sa douceur, et sa science dans les choses de la vie, étoit l'amour et le patriarche des déserts. Il avoit, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusques sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de

(1) *La voix harmonieuse.*

Louis XIV, il avoit conversé avec tous les grands hommes de ce siècle fameux, avoit assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, c'étoit-là que le Sauvage avoit contemplé la société, à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas y jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur : le vieillard étoit devenu aveugle. Sa fille l'accompagnoit dans la solitude, comme Antigone guidoit les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Oscian à la tombe de ses pères.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la

part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte, et desiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un jeune François, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'au Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans son étrange dessein, l'adopte pour fils et lui donne pour épouse une belle Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est

désigné par le conseil des *Sachems* (1) pour commander ce parti, à cause du respect que les peuples des forêts portent à son nom. Les prières, les jeûnes, les veilles commencent. Les jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous, on fait des sacrifices de petun, on brûle des filets de langue d'Orignal, et on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies : on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe ; à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux éton-

(1) Vieillards, ou conseillers

nés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, lorsque tous les Sauvages dorment au fond de leurs pirogues, que la flotte indienne fuit devant une légère brise, René, demeuré seul éveillé avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de sa pirogue, il parle ainsi au bruit de l'onde, et au milieu de toute la solitude :

RÉCIT.

Les Chasseurs.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait Sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit, sans doute pour ses desseins, a voulu ci-

viliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement contraire. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble. »

« A la prochaine lune des fleurs (1) il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore

(1) Mois de mai.

(2) Neige pour année, 73 ans.

la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chûtes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père le guerrier Outalissi contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (1) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent ; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Si j'étois alors descendu dans le pays des âmes (2), j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre ; mais les esprits en ordonnèrent autrement, et je fus

(1) Dieu de la guerre.

(2) Les enfers.

entraîné, par les fuyards, à Saint-Augustin. »

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asyle, et me présenta à une sœur, avec laquelle il vivoit, sans épouse. »

« Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres ; on m'éleva avec toutes sortes de soins, et l'on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus tout-à-coup saisi du dégoût de la vie sociale ; je dépérissois à vue d'œil. Tantôt je demeurois immobile des heures entières, à contempler la cîme

des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'une onde, que je regardois tristement couler: je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit toute entière à la solitude. Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert; un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-même des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « mais enfin, lui » dis-je, ô mon père, tu le vois toi-» même; je meurs, si je ne reprends » la vie errante de l'Indien. » Lopez,

frappé d'étonnement, voulut d'abord me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant lui-même en pleurs, et me serrant dans ses bras: « Va, » s'écria-t-il, va, magnanime enfant de » la nature ! reprends cette précieuse » indépendance de l'homme, que » Lopez ne te veut point ravir. Si » j'étois plus jeune moi-même, je » t'accompagnerois au désert, où j'ai » aussi de doux souvenirs, et je » te remettrois dans les bras de ta » mère. Quand tu seras dans tes » forêts, songe quelquefois à ce vieil » Espagnol, qui te donna l'hospita- » lité, et rappelle-toi souvent, pour

» te porter à l'amour de tes sembla-
» bles, que la première expérience
» que tu aies faite du cœur humain,
» a été en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots. »

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. On me reconnut pour Natché, à mon vêtement et aux plumes de ma tête. On m'enchaîna donc, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis : « je m'appelle Chactas,

» fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui » ont enlevé plus de cent chevelures » aux héros Muscogulges. » — Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outa- » lissi, fils de Miscou, réjouis-toi ; » tu seras brûlé au grand village. » — Je répartis : « Voilà qui va bien, » et j'entonnai ma chanson de mort. »

« Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, pendant les premiers jours de notre marche, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, ou plutôt son allié, le Siminole, respire la gaîté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, et son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse ; et comme les

vieux oiseaux du désert, ils mêlent encore leurs chansons antiques, aux airs nouveaux de leur postérité. »

«Les femmes qui accompagnoient la troupe, témoignoient sur-tout pour ma jeunesse une pitié tendre, et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles vouloient savoir si on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, et si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète, m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles, et aux

épouses des hommes. Je leur disois : « Vous êtes les grâces du jour, et la » nuit vous aime comme la rosée. » L'homme sort de votre sein pour se » suspendre à votre mamelle, et à » votre bouche ; vous savez des paro- » les magiques, qui endorment toutes » les douleurs. Voilà ce que m'a dit » celle qui m'a mis au monde, et qui » ne me reverra plus ! Elle m'a dit » encore que les vierges étoient des » fleurs mystérieuses, qu'on trouve » dans les lieux solitaires. » — Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes : elles me combloient de toute sorte de dons ; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jam-

(1) Sorte de pâte.

bons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé. »

« Une nuit, j'étois assis auprès du bûcher de la forêt, causant avec le guerrier commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée, vint s'asseoir en silence à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brilloit à la lueur du feu sur son sein. Elle était régulièrement belle ; et l'on remarquoit sur son visage un caractère d'élévation et de force morale, je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait étoit irrésis-

tible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres : une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards ; son sourire étoit céleste. »

« Je crus que c'étoit la *vierge des dernières amours* ; cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble, qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher :
» Vierge ! vous êtes digne des pre-
» mières amours, et vous n'êtes pas
» faite pour les dernières. Les batte-
» mens d'un cœur qui va bientôt s'ar-
» rêter, répondroient mal aux batte-
» mens du vôtre. Comment mêler la
» mort et la vie ? Vous me feriez trop
» regretter le jour. Qu'un autre soit

» plus heureux que moi, et que de
» longs embrassemens unissent la
» liane et le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je
» ne suis point la vierge des dernières
» amours. Es-tu chrétien ? » — Je répondis que je n'avois point quitté les Génies de ma cabane. A ces mots, la vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te
» plains de n'être qu'un méchant ido-
» lâtre ! Ma mère m'a fait chrétienne,
» je me nomme Atala, fille de Sima-
» ghan, aux bracelets d'or, et chef
» des guerriers de cette troupe. Nous
» nous rendons à Apalachucla où tu
» seras brûlé. » — En prononçant ces
» mots, Atala se lève et s'éloigne. »

ICI Chactas fut contraint d'interrompre son récit; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame. Deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries; telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils! reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse! Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déja plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur,

comme le souvenir de la couche de mes pères. »

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane d'Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusques dans les nues, des forêts étagées de copalmes, de citroniers, de magnolias et de pins rouges. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, et un jeune guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut

sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros Mus-
» cogulge ; si tu veux poursuivre les
» chevreuils, je garderai le prison-
» nier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, et s'élançant du sommet de la colline, il alongea ses pas dans la plaine. »

« Étrange contradiction du cœur de l'homme ! moi qui avois tant desiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil ; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son prisonnier ; le silence fermoit notre bouche, les Génies de l'amour avoient dérobé nos

paroles. Enfin, la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien » foiblement; vous pouvez aisément » vous échapper. » — A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Foiblement retenu, ô » femme ! » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit: « Sauvez-vous. » — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la, » reprenez-la ! m'écriai-je. » — Vous » êtes un insensé, dit Atala, d'une » voix émue; malheureux ! ne sais- » tu pas que tu seras brûlé? Que » prétends-tu ? Songes-tu bien que je

» suis la fille d'un redoutable Sa-
» chem ? » — Il fut un temps, répli-
» quai-je avec des larmes, que j'étois
» aussi porté dans une peau de castor,
» aux épaules d'une mère. Mon père
» avoit aussi une belle hutte, et ses
» chevreuils buvoient les eaux de mille
» torrens; mais j'erre maintenant sans
» patrie. Quand je ne serai plus,
» aucun ami ne mettra un peu d'herbe
» sur mon corps, pour le garantir des
» mouches; le corps d'un étranger
» malheureux n'intéresse personne. »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes firent le bruit des grandes eaux, en tombant dans la fontaine — « Ah! repris-je avec vivacité, si
» votre cœur parloit comme le mien!
» Le désert n'est-il pas libre? Les
» forêts n'ont-elles point dans les

» replis de leur robe verdoyante, des
» abris où nous cacher ? Faut-il donc,
» pour être heureux, tant de choses
» aux enfans des cabanes ? O fille
» plus belle que le premier songe de
» l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose
» suivre mes pas dans la solitude. »
Telles furent mes paroles. Atala me
répondit d'une voix tendre : « Mon
» jeune ami, vous avez appris le lan-
» gage des blancs, il est aisé de tromper
» une Indienne. — Quoi ! m'écriai-
» je, vous m'appelez votre jeune ami !
» Ah ! si un pauvre esclave... « — Eh
» bien ! dit-elle, en se penchant sur
» moi, un pauvre esclave... » — Je
repris avec ardeur : « Qu'un seul baiser
» l'assure de ta foi ! » — Atala écouta
ma prière : comme un faon semble
pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il

saisit de sa langue délicate, dans l'escarpement de la montagne; ainsi je demeurai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée. »

« Hélas ! mon cher fils, l'excès du bonheur touche de près à l'infortune : qui eût pensé que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui qu'elle choisiroit pour m'enfoncer le poignard dans le sein? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles ! « Beau prisonnier, j'ai » follement cédé à ton désir; mais » où nous conduira cette passion » naissante? Ma religion me sépare » de toi pour toujours... O ma mère ! » qu'as-tu fait ?... » Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel

fatal secret prêt à échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans un désespoir d'autant plus profond, que mon espérance avoit été plus vive. « Eh bien ! m'écriai-je, je » serai aussi cruel que vous; je ne fui- » rai point. Vous me verrez dans le » cadre de feu ; vous entendrez les gé- » missemens de ma chair, et vous serez » pleine de joie. » — Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre » jeune idolâtre s'écria-t-elle, tu me » fais réellement pitié ! tu veux donc » que je pleure de tout mon cœur ? » Quel dommage que je ne puisse » m'enfuir avec toi ! Malheureux a été » le ventre de ta mère, ô Atala ! Que » ne te jettes-tu au crocodile de la » fontaine ! »

» Dans ce moment, les crocodiles

aux approches du coucher du soleil, commençoient à rugir d'une manière effroyable. Atala me dit : « Quit- » tons cette grotte noire, » ce qui fut fait ainsi. J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formoient des golfes de verdures, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert. La grue des savanes crioit debout sur son nid ; les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement de cavales siminoles. »

« Notre promenade fut presque muette : je marchois aux côtés d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelque-

fois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour-à-tour palpitant, tour-à-tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles..... Oh ! première promenade de l'amour, faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas ! »

« Qu'ils sont incompréhensibles les cœurs agités par des passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, de m'exposer à tous les dangers pour

être libre; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour moi-même, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture. »

« Ce fut donc bien vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Dans l'égarement de ma raison, je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me renchaîner au pied

de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, m'espérant convaincre une autrefois. »

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une délicieuse vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens unis aux Muscogulges, forment avec eux la fameuse confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit étoit délectable. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, toute embaumée de la

senteur des pins et de la foible odeur d'ambre, qu'exhaloient les crocodiles, couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, flottoit sur la cîme indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais qu'elle harmonie lointaine, qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude, soupiroit dans toute l'étendue du désert. »

« Nous apperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui portant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'étoit un amant, allant s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteignoit le flam-

beau, elle acceptoit un époux ; si elle se voiloit sans l'éteindre, elle rejetoit les vœux offerts. Le guerrier en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur » le sommet des montagnes, pour » surprendre ma colombe solitaire » sur le rameau de la forêt. »

« J'ai attaché à son cou un collier » de porcelaines (1) ; on y voit trois » grains rouges pour mon amour, trois » violets pour mes craintes, trois » bleus pour mes espérances. »

« Mila a les yeux d'une hermine et » la chevelure légère d'un champ de » riz : sa bouche est un coquillage

---

(1) *Sorte de coquillages.*

» rose, garni de perles ; ses deux seins
» sont comme deux petits chevreaux
» sans tache, nés au même jour d'une
» seule mère. »

« Puisse Mila éteindre ce flam-
» beau ! Puisse sa bouche verser sur
» lui une ombre voluptueuse ! Je fer-
» tiliserai son sein. L'espoir de la
» patrie pendra à sa mamelle féconde,
» et je fumerai mon calumet de paix
» sur le berceau de mon fils. »

« Ah ! laissez-moi devancer les pas
» du jour sur le sommet des monta-
» gnes, pour surprendre ma colombe
» solitaire sur le rameau de la forêt ! »

« Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent

changer de visage à Atala : nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations dans la solitude. On l'avoit placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles, qui desirant les douceurs de la maternité, cherchoient en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une

gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe et en arrosa la terre de son lait. Ensuite elle s'assit sur le gazon humide, et se prit à parler à son enfant d'une voix attendrie. Elle disoit :

« Pourquoi te pleurois-je dans ton » berceau de terre, ô mon nouveau-né ! » Quand le petit oiseau devient grand, » il faut qu'il cherche sa nourriture, » et il trouve dans le désert bien des » graines amères. Du moins tu as » ignoré les pleurs ; du moins ton » cœur n'a point été exposé au souffle » dévorant des hommes. Le bouton qui » sèche dans son enveloppe, passe avec » tous ses parfums, comme toi, ô mon » fils ! avec toute ton innocence. Heu- » reux ceux qui meurent au berceau ! » ils n'ont connu que les baisers et » les souris d'une mère. »

« Déja subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, que la nuit dans ces solitudes enchantées, sembloient nous poursuivre, pour nous confondre. J'emportai Atala dans mes bras au fond de toutes les forêts, et je lui dis des choses, que je chercherois en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces, et les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour, réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence et la mélancolie planent sur les huttes des Sauvages. »

« Qui pouvoit sauver Atala; qui pouvoit l'empêcher de succomber à la

nature? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés ; de cette religion, qui opposant sa seule puissance au torrent débordé des passions, suffit pour vaincre le penchant le plus fougueux, lorsque tout le favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant

un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu, à travers la cîme des bois, ses vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui ; j'en fus affligé, car je prévis qu'Atala avoit peu de temps à passer sur la terre. »

« Cependant elle versa une si grande quantité de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être

consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Une hache lancée avec force, passe, en sifflant, contre mon visage, et quatre hommes armés se précipitent sur moi ; nous avions été découverts, et le chef de guerre avoit donné ordre de nous poursuivre. »

« Atala qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de son père. »

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le

visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1). »

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en etoit fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de s'assembler. »

« Tu connois, mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatiguable, étoient parvenus, dans plusieurs nations, à faire substituer un esclavage

(1) *Instrument des Sauvages.*

assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume ; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquoit les Sachems ; on me conduisit au lieu des délibérations. »

« Non loin d'Apalachucla, s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté : elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui passant sur le

sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en superbe manteau de castors, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à moitié coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache sur la tête, les mains et la poitrine teintes de sang, prennent la gauche des pères de la patrie. »

« Au pied de la colonne centrale brûle le feu sacré du conseil. Le pre-

mier jongleur environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux. »

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire. »

« Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève : il parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems,

» matrones, guerriers des quatre tri-
» bus de l'aigle, du castor, du serpent et
» de la tortue, ne changeons rien aux
» mœurs de nos aïeux; brûlons le
» prisonnier, et n'amollissons point
» nos courages. C'est une coutume
» des blancs qu'on vous propose, elle
» ne peut être que pernicieuse. Don-
» nez un collier rouge, qui contienne
» mes paroles. »

« J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée. »

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'aigle, vous avez l'es-
» prit d'un renard, et la prudente
» lenteur d'une tortue. Je veux éclair-
» cir entre vous et moi la chaîne
» d'amitié, et nous planterons l'arbre
» de paix. Mais changeons les cou-

» tumes de nos aïeux, en ce qu'elles
» ont de funeste. Ayons des esclaves
» qui cultivent nos champs, et n'en-
» tendons plus les cris du prisonnier,
» qui troublent le sein des mères. »

« J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage; comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon; comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite; comme un grand troupeau de cerfs, brame au fond d'une forêt; ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des sachems, des guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions sont partagées, le conseil va se dissoudre. Mais enfin l'usage antique

l'emporte, et l'on décide que je serai brûlé, avec les tourmens accoutumés. »

« Une circonstance vint retarder mon supplice ; *la fête des morts*, ou le *festin des ames* approchoit. Il est d'usage qu'on ne fasse mourir aucun prisonnier pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus. »

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des ames. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté dans le désert. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tom-

beaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelètes, par ordre et par famille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête); les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations, concluoient entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères. »

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nuds s'entrelacent, leurs douces

haleines se confondent, elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent, on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Kitchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensie la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouitsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux. »

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leur robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique : c'étoit-là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris sacré, et jusqu'aux petits enfants sont chargés des grands os de leurs pères. Cette pro-

cession solemnelle arrive à la tombe. On y descend les reliques ; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil. »

« Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes, qui m'avoient témoigné tant de bonté et un intérêt si tendre, demandoient à présent mon supplice à grands cris, et des vieillards étrangers, des nations entières, retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme de vingt ans, souffrir des tourmens épouvantables. »

« Dans une vallée au nord, à quel-

que distance du grand village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé *le bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens, qui ont appartenu à un peuple, maintenant inconnu dans le désert. Au centre de ce bois, s'étendoit une vaste arène, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduisit en triomphe ; tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Aresquoui ; les pins, les ormes, les cyprès antiques tombent sous la coignée ; le bûcher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres ; chacun invente un supplice ; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des

haches ardentes : je commence ma chanson de mort.

« Je ne crains point les tourmens, » je suis brave, ô Muscogulges, je » vous défie ! je vous méprise plus » que des femmes. Mon père, le » fameux Outalissi, fils de Miscou, » a bu dans le crâne de vos plus fa- » meux guerriers ; vous n'arracherez » pas un soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil ; on consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore sus-

pendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêt au lever de l'aurore, on ne quitta point le bois du sang; on alluma de grands feux, et l'on commença des festins et des danses. »

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos ; des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes ; et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'alonge, les chants et les danses cessent par degré, les feux s'éteignent ou ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans : tout s'endort.

A mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt. »

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne, qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit; car elle a cru entendre les cris de son premier né, qui lui demande la douce nourriture: les yeux attachés au ciel, où la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma triste destinée ; Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter!... m'abandonner au moment du supplice!... Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourois avec joie pour elle. »

« Il est dans les extrêmes plaisirs je ne sais quel aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de nous hâter de jouir de ce court instant : dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais de quoi de pesant qui nous endort ; des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil, que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes entraves, et je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers. »

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières.

A la pâle clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit alors entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paraissoit impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvroit tout entière de son corps. Atala y porte la main; le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant; Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit que c'est l'Esprit des ruines ; il se recouche épouvanté, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice. Mais

combien de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, des feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux: nous précipitons notre course.»

« Quand l'aurore sortit de l'Orient, nous étions déja loin dans le désert. Grand Esprit ! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour

toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les » hommes sont bien peu de choses ; » mais quand les génies les visitent, » alors ils ne sont rien du tout. Vous » êtes un génie, vous m'avez visité, » et je ne puis parler devant vous. » — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique : « Il faut bien, » dit-elle, que je vous suive, puisque » vous ne voulez pas fuir sans moi. » Vous êtes une vigne d'espérance. » Cette nuit, j'ai séduit le jongleur » par des présens, j'ai enivré vos bour- » reaux avec de l'essence de feu (1), » et j'ai dû hasarder ma vie pour

(1) De l'eau-de-vie.

» vous, puisque vous aviez donné la
» vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre,
» ajouta-t-elle, avec un accent qui
» m'effraya, le sacrifice sera réci-
» proque. »

« Atala me remit des armes qu'elle avoit apportées, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. « C'est un baume,
» lui dis-je, que tu répands sur ma
» plaie. » — Je crains plutôt
» que ce ne soit un poison, répondit-
» elle ; il sort du cœur. » Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux. »

« L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une

espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées ; et s'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut à l'Occident, dans la persuasion que nous aurions tourné nos pas vers le Meschacebé : mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des chênes. »

« Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance ; le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir dans ces bois

(1) Le Nord.

sauvages ? Souvent en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chênes. »

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nud. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines

(1) Chaussure indienne.

rouges d'azalea; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté. »

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires. »

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert sont couverts d'une espèce de mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revêtue de cette espèce de dra-

perie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier Européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatans. »

C'étoit dans ces merveilleuses hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à midi, lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien, bâti sur ses branches, alloit flottant avec les oiseaux et les

voyageurs endormis dans ses abris; que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice; jamais les sept merveilles de l'ancien monde, n'ont approché de ce monument du désert Américain. »

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule élastique, plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses, appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise

unie. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissoient le vin à notre table solitaire. Quelquefois j'allois chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus; comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie. »

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions dans le désert, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête.

Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel, avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit sur-tout, étoit je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même but. Que de fois elle m'a dit du ton le plus passionné : « ô mon jeune » amant ! je t'aime comme l'ombre » des bois au milieu du jour ! tu es » beau comme le désert avec toutes » ses fleurs et toutes ses brises. Si » je me penche sur toi, je frémis ; » si ma main tombe par hasard sur la

» tienne, il me semble que je vais
» mourir. L'autre jour le vent jeta
» tes cheveux sur mon visage, tandis
» que tu te délassois sur mon sein;
» je crus sentir le léger toucher des
» esprits invisibles. Oui, j'ai vu les
» chevrettes de la montagne d'Occone;
» j'ai entendu les propos des hommes
» rassasiés de jour; mais la douceur
» des petits chevreaux, et la sagesse
» des vieillards, sont moins plaisantes
» et moins fortes que tes paroles. Eh
» bien! pauvre Chactas, je ne serai
» jamais ton épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes

choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme, un foible empire. Pleine de passions, elle étoit pleine de puissance : il falloit ou l'adorer ou la haïr. »

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Ténase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Quand cela fut fait, je m'embarquai avec Atala, et nous nous laissâmes entraîner au cours du fleuve. »

« Le village abandonné de Stico, avec

ses tombes pyramidales et ses cabanes en ruines, se montroit à notre gauche au détour d'un promontoire ; à droite nous laissions la vallée de Kéow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous portoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on appercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc, et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts. »

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène du monde primitif, quand tout-à-coup la

fille de l'exil, fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantoit la patrie absente.

« Heureux ceux qui n'ont point vu » la fumée des fêtes de l'étranger, et » qui ne se sont assis qu'aux festins » de leurs pères ! »

« Si le geai bleu du Meschacebé » disoit à la Nonpareille des Flo- » rides, pourquoi vous plaignez- » vous si tristement ? n'avez-vous » pas ici de belles eaux et de beaux » ombrages, et toutes sortes de pâ- » tures comme dans vos forêts ? Oui, » répondroit la Nonpareille fugitive; » mais mon nid est dans le jasmin, » qui me l'apportera ? et le soleil de » ma savane, l'avez-vous ? »

« Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et
» qui ne se sont assis qu'aux festins
» de leurs pères ! »

« Après les heures d'une marche
» pénible, le voyageur s'assied tris-
» tement ; il contemple autour de lui
» les toits des hommes : le voyageur
» n'a pas un lieu où reposer sa tête !
» Le voyageur frappe à la cabane, il
» met son arc derrière la porte, il de-
» mande l'hospitalité : le maître fait
» un geste de la main : le voyageur
» reprend son arc, et retourne au
» désert ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et
» qui ne se sont assis qu'aux festins
» de leurs pères ! »

« Merveilleuses histoires racontées
» autour du foyer ! tendres épanche-
» mens du cœur ! longues habitudes
» d'aimer si nécessaires à la vie ! vous
» avez rempli les journées de ceux qui
» n'ont point quitté leur pays natal :
» leurs tombeaux sont dans leur
» patrie, avec le soleil couchant,
» les pleurs de leurs amis, et les charmes
» de la religion ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et
» qui ne se sont assis qu'aux festins
» de leurs pères ! »

« Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde; en deux ou trois endroits seule-

ment, elles furent recueillies par un foible écho, qui les reporta à un second plus foible, et celui-ci à un troisième, plus foible encore : on eût dit que les âmes de deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne. »

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes (car le malheur augmente les puissances de l'âme), redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir appaiser l'ombre

irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, et si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigues, brûlant de desir, et songeant que j'étois peut-être perdu sans retour dans ces forêts; cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours par des motifs de vertu. « Songe, » me disoit-elle, mon jeune ami, » qu'un guerrier se doit à sa patrie; » qu'est-ce qu'une foible femme auprès » des devoirs que tu as à remplir? » Prends courage, fils d'Outalissi; ne » murmure point contre ta destinée : le » cœur de l'homme est comme l'éponge » du fleuve, qui tantôt boit une onde

» pure, dans les temps de sérénité;
» tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse,
» quand le ciel a troublé les eaux.
» L'éponge a-t-elle le droit de dire :
» *Je croyois qu'il n'y eût jamais eu*
» *d'orages, et que le soleil n'eût*
» *jamais été brûlant?* »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages! Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains de quelques Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes sauvages, trouvant difficilement une chétive nourriture, perdus dans des montagnes inhabitées, et ne sachant

plus de quel côté tourner nos pas; les maux d'Atala et les miens sembloient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble. »

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes; la *lune de feu* avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones Indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, pour goûter la fraîcheur au milieu du jour; le ciel commença de se couvrir. Toutes les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts muettes demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi antiques que le monde,

en firent sortir des bruits sublimes : craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hatâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt. »

« Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte noire de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol humide murmuroit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, et d'énormes chauve-souris, nous aveugloient ; les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts ; et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venoient

cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs mugissemens. »

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se déchire, et l'éclair, bondissant d'angle en angle, trace un rapide lozange de feu. A l'instant un vent impétueux sorti du couchant, brouille en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, vous appercevez de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie, et semble vouloir rentrer dans les entrailles de la terre. Quel affreux et magnifique spectacle! La foudre allume en divers lieux les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles

et de fumées assiègent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel, des forêts et des montagnes, assourdissent le désert. »

« Le grand Esprit le sait ! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Au pied du bouleau sous lequel nous étions retirés, je lui fis un rempart de mon corps ; je parvins quelque temps à la garantir des torrens de pluie, qui fondoient sur nous par toutes les feuilles abattues des

arbres. Assis dans l'eau contre le tronc de l'arbre, tenant la vierge timide sur mes genoux, et réchauffant ses beaux pieds nuds entre mes mains amoureuses, j'étois plus heureux dans cet affreux moment qu'une nouvelle épouse, qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein. »

« Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein découvert : « Orage du » cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte » de votre pluie ? » Puis embrassant étroitement mon amante : — « Atala, » lui dis-je, vous me cachez quelque » chose : ouvre-moi ton cœur, ô ma » beauté ! cela fait tant de bien, » quand un ami regarde dans notre

» âme ! Raconte-moi cet autre secret
» de la douleur que tu renfermes en
» toi. Ah ! je le vois, tu pleures ta pa-
» trie ! » — Elle me répondit aussitôt :
— « Enfant des hommes, comment
» pleurerois-je ma patrie, puisque
» mon père n'étoit pas de la terre
» des palmiers ? » — Comment, ré-
» partis-je, avec un profond étonne-
» ment : vos pères n'étoient point du
» pays des palmiers ! Quel est donc ce-
» lui qui vous a mise sur cette terre de
» larmes ? Répondez. » Atala dit ces
paroles :

— « Avant que ma mère eût apporté
» en mariage au guerrier Simaghan,
» trente cavales, vingt buffles, cent
» mesures d'huile de glands, cinquante
» peaux de castors, et beaucoup d'au-
» tres richesses, elle avoit connu un

» homme de la chair blanche. Or, la
» mère de ma mère lui jeta de l'eau
» au visage, et la contraignit d'épouser
» le magnanime Simaghan, tout sem-
» blable à un roi, et honoré des peu-
» ples comme un génie. Mais ma
» mère dit à son nouvel époux : « Mon
» ventre a conçu, tuez-moi. » Sima-
ghan lui répondit : « Le grand Esprit
» me garde d'une si mauvaise action !
» je ne vous mutilerai point, je ne
» vous couperai point le nez ni les
» oreilles, parce que vous avez été
» sincère, et que vous n'avez point
» trompé ma couche. Le fruit de vos
» entrailles sera mon fruit, et je ne
» vous visiterai qu'après le départ de
» l'oiseau de rizière, lorsque la trei-
» zième lune aura brillé. » En ce
» temps-là, je brisai le sein de ma mère,

» et je commençai à croître, fière comme
» une Espagnole et comme une Sau-
» vage. Ma mère me fit chrétienne,
» comme elle-même et comme mon
» père. Ensuite le chagrin d'amour
» vint la chercher, et elle descendit
» dans la petite cave garnie de peaux,
» d'où l'on ne sort jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et
» quel étoit donc ton père, pauvre
» orpheline du désert ? lui dis-je.
» Comment les hommes l'appeloient-
» ils sur la terre, et quel nom portoit-
» il parmi les génies ? — « Je n'ai
» jamais lavé les pieds de mon père,
» dit Atala ; je sais seulement qu'il
» vivoit avec une sœur à Saint-Au-
» gustin, et qu'il a toujours été fidèle
» à ma mère : Philippe étoit son nom

» parmi les anges, et les hommes
» le nommoient Lopez. »

» A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au fracas des tonnerres. Serrant Atala sur mon cœur, comme si je l'eusse voulu étouffer, je m'écriai avec des sanglots interrompus. « O ma sœur !
» ô fille de Lopez ! fille de mon bien-
» faiteur ! » Atala effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux, qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie. »

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle, qui venoit

nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Tous les combats d'Atala alloient devenir inutiles. En vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire : déja je l'avois saisie, déja je m'étois enivré de son souffle, déja j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenois mon épouse dans mes bras, au milieu des déserts, en présence de l'Eternel : pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages ! Superbes forêts, qui agitiez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche ! Pins embrâsés, qui formiez les flambeaux de notre hymen ! Fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse

et sublime nature ! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la félicité d'un homme ! »

« Atala n'offroit plus qu'une foible résistance à mes caresses, je touchois au moment du bonheur ; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de tonnerre, sillonne l'épaisseur des ombres, et remplit toute la forêt de soufre et de lumière. O surprise !... dans le silence qui succède à ce grand déchirement, nous entendons le son d'une cloche ! Atala pousse un cri, et par un subit effort, échappe à mes bras. Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche,

il redouble ses cris, il arrive, il pousse des hurlemens de joie à nos pieds : un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ombres de la forêt. « La Providence soit bé-
» nie ! s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous
» apperçut. Il y a bien long-temps
» que je vous cherche, nous sonnons
» ordinairement la cloche de la
» mission pendant la nuit, et dans
» les tempêtes, pour appeler les voya-
» geurs ; et à l'exemple de nos
» frères des Alpes et du Liban, nous
» avons appris à notre chien à décou-
» vrir les pauvres étrangers égarés
» dans ces solitudes. Il vous a senti
» dès le commencement de l'orage,
» il m'a conduit ici. Bon Dieu ! comme
» ils sont jeunes ! Pauvres enfans !
» comme ils ont dû souffrir dans ce

» désert ! Allons ! j'ai apporté une
» peau d'ours, ce sera pour cette
» jeune femme : voici un peu de vin
» dans notre calebasse. Que Dieu soit
» loué dans toutes ses œuvres ! sa
» miséricorde est bien grande et sa
» bonté est infinie. »

Atala étoit déja aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disoit-
» elle, je suis chrétienne ; c'est le ciel
» qui t'envoie ici pour me sauver. »
— Pour moi je comprenois à peine l'hermite ; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne, que tenoit le religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau et à moitié brûlés par la foudre ; ses pieds nuds, ses mains et son visage étoient

ensanglantés par les ronces. « Vieil-
» lard, m'écriai-je enfin, quel cœur as-
» tu donc ? Toi qui n'as pas craint d'être
» frappé de la foudre ! — Craindre !
» répartit le père, avec une sorte de
» chaleur ; craindre, lorsqu'il y a des
» hommes en péril, et que je leur puis
» être utile ! je serois donc un bien
» indigne serviteur de Jésus-Christ !
» — Mais sais-tu, lui dis-je, que je
» ne suis pas chrétien ! — Jeune
» homme, répondit l'hermite, vous
» ai-je demandé votre religion ?
» Jésus-Christ a-t-il dit : mon sang
» lavera celui-ci, et non celui-là ?
» Il est mort pour le juif et le gentil,
» et il n'a vu dans tous les hommes
» que des frères et des infortunés.
» Ce que je fais ici pour vous, est
» fort peu de chose, et vous trouve-

» riez ailleurs bien d'autres secours ;
» mais la gloire n'en doit point
» retomber sur les prêtres. Que
» sommes-nous, foibles solitaires,
» sinon de grossiers instrumens d'une
» œuvre céleste ! et cependant quel
» seroit le soldat assez lâche pour
» reculer, lorsque son chef, la croix
» à la main, et le front couronné
» d'épines, marche devant lui au
» secours des hommes ? »

« Ces paroles saisirent tout mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux.
« Mes chers néophytes, dit le mis-
» sionnaire, je gouverne dans ces
» forêts un petit troupeau de vos frères
» Sauvages. Ma grotte est assez près
» d'ici dans la montagne ; venez vous
» rechauffer chez moi, vous n'y trou-

» verez pas les commodités de la vie,
» mais vous y aurez un abri ; et il faut
» encore en remercier la bonté di-
» vine, car il y a bien des hommes
» qui en manquent. »

Les Laboureurs.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale pour ainsi dire de leur cœur et de leur pensée. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et

nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je donnois la main à Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou, et il tenoit un bâton blanc dans la main droite. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas ces traits morts et effacés de l'homme né sans passion. On voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des passions étouffées par les vertus, et par l'amour de Dieu

et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa longue barbe, avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe, par leur direction naturelle vers la terre. Quiconque a vu comme moi le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre. »

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lières et les giraumonds humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans

ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre, qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens. »

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant formé un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable. »

« Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à la porte de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui

commandoit une vue immense sur le désert. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la Foudre, brilloient encore dans le lointain. Au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et les fleuves rouloient pêle-mêle, les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons noyés, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des ondes. »

« Ce fut à la vue de cette scène imposante, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien en fut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe. « Ma fille, dit-il à Atala, il

» faut offrir vos souffrances à Dieu,
» pour la gloire duquel vous avez
» déja fait tant de choses : il vous
» rendra le repos. Voyez fumer ces
» forêts, sécher ces torrens, se dis-
» siper ces nuages ; croyez-vous que
» celui qui peut calmer une telle
» tempête, ne pourra pas appaiser
» les troubles du cœur de l'homme ?
» Si vous n'avez pas de meilleure
» retraite, ma chère fille, je vous
» offre une cabane parmi le trou-
» peau que j'ai eu le bonheur d'ap-
» peler à Jésus-Christ. J'instruirai
» Chactas, et je vous le donnerai
» pour époux quand il sera digne de
» l'être. »

« A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie, mais Atala devint pâle comme

la mort. Le vieillard me releva avec bénignité; ce fut alors que je m'apperçus qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares ! s'écria-
» t-elle. —

« Ma fille, reprit le père avec un doux
» sourire, qu'est-ce que cela auprès de
» ce qu'a enduré mon divin Maître ? Si
» les Indiens idolâtres m'ont affligé,
» ce sont de pauvres aveugles que
» Dieu éclairera un jour. Je les ché-
» ris même davantage, en proportion
» des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai
» pu rester dans ma patrie, où j'étois
» retourné, et où une illustre reine
» m'a fait l'honneur de vouloir con-
» templer ces foibles marques de mon
» apostolat. Et quelle récompense
» plus glorieuse pouvois-je recevoir

» de mes travaux, que d'avoir obtenu
» du chef de notre religion, la per-
» mission de célébrer le divin sa-
» crifice, avec ces mains mutilées ? Il
» ne me restoit plus, après un tel hon-
» neur, qu'à m'en rendre digne, et
» à revenir dans ces déserts, consu-
» mer le reste de ma vie au service
» de mon Dieu. Il y a bientôt trente
» années que j'habite cette solitude,
» et il y en aura demain vingt-deux,
» que je suis établi dans ce rocher.
» Quand j'arrivai dans ces lieux, je
» n'y trouvai que quelques familles
» vagabondes, dont les mœurs étoient
» féroces et la vie fort misérable. Je
» leur ai fait entendre la parole de
» paix, et leurs mœurs se sont gra-
» duellement adoucies. Ils vivent
» maintenant rassemblés dans une

» petite société chrétienne, au bas
» de cette montagne. J'ai tâché, en
» les instruisant dans la voie du
» salut, de leur enseigner les pre-
» miers arts de la vie; mais sans les
» porter trop loin, et en retenant
» ces honnêtes gens dans cette sim-
» plicité qui fait le bonheur. Pour
» moi, craignant de les gêner par
» ma présence, je me suis retiré dans
» cette grotte, où ils viennent me
» consulter. C'est ici que loin des
» hommes, j'admire Dieu dans la
» grandeur de ces solitudes, et que
» je me prépare à la mort, que m'an-
» noncent mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala

répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes, qui séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues. »

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux, et dans les mouvements de la vierge; elle regardoit le père Aubry, et avoit l'air de vouloir lui communiquer un secret; quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je

l'entendis se lever au milieu de la nuit : elle cherchoit le Solitaire : mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, trouvant du plaisir à voir les forêts balancer leurs cîmes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude ! »

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias

et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. Dans ma croyance indienne, j'espérois que l'ame de quelque enfant mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma maîtresse. Je cherchai ensuite mon hôte, je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la petite mission, tandis qu'Atala reposoit encore : j'acceptai son offre avec joie, et nous nous mîmes en route à l'instant. »

« En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies sembloient avoir dessiné des traits mystérieux. Le Solitaire me dit que c'étoit des vers d'un ancien poëte appelé Homère, qu'il s'étoit amusé à graver sur ces écorces, et quelques sentences d'un poëte bien plus vieux encore, nommé Salomon. Il y avoit je ne sais quelle antique et mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes, qui au fond d'un désert, lui servoient de livres. »

Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un gros roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « il durera

» encore plus que moi, me répondit le
» père, et aura toujours plus de valeur
» que le peu de bien que j'ai fait. »

« De là, nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, comme celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à imiter les ouvrages des hommes. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers. »

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes au milieu d'une autre merveille ; car nous marchions d'enchantement en enchantement : c'étoit le cimetière des Indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. L'hermite leur avoit permis d'ensevelir leurs morts à leur manière ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en étoit divisé, comme le chant commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un petit bocage, qui varioit selon le goût et le cœur de ceux qui

(1) Apparemment que le père Aubry avoit fait comme les Jésuites à la Chine, qui laissoient les Chinois enterrer leurs parens dans leurs jardins.

l'avoit planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages, et on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des ames étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé; deux collines le bornoient au septentrion et au midi; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins, dont les colonnes rouges, marbrées de vert, formoient un magnifique péristile à ce temple de la mort. Dans ce bois régnoit sans cesse un bruit solemnel, comme le mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne ; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux, qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle. »

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verds, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt que les Indiens apperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux, et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient respectueusement sa robe, les autres aidoient ses pas chancelans ; les mères élevoient leurs petits enfants dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes paternelles. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au

village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là ; il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours. »

« Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit-là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, » dit-il, en se tournant vers la foule, » il vous est arrivé un frère et une » sœur ; et pour surcroît de bonheur, » je vois que la divine Providence » a épargné hier vos moissons : voilà » deux grandes raisons de la remercier. » Offrons-lui donc le divin sacrifice, » et que chacun y apporte un recueil-

» lement profond, une foi vive, une » reconnoissance infinie, et un cœur » humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers, qu'il avoit apportée avec lui ; les vases sacrés sont tirés d'un petit tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes, et le mystère commence au milieu du désert. »

« L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude ; le sondes répétoient les feux colorés du ciel, et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînoient sur

leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplît ; et que Dieu ne descendît sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de

ta religion. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante ; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un printemps remplaçoit l'arbre de dix siècles. Par-tout on voyoit les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, alloient mesurant le désert, et des arbitres établissoient les premières propriétés. L'oiseau cédoit son nid ; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane. On entendoit gronder des forges, et les coups de la coignée

faisoient, pour la dernière fo
mugir des échos, qui alloient eux-m
mes expirer avec les arbres qui l
servoient d'asyle.

« J'errois avec ravissement au mil
de ces tableaux, rendus plus doux
le souvenir d'Atala, que j'y mêl
sans cesse, et par les rêves de félic
dont je berçois tout mon cœur. J'
mirois le triomphe du christianis
sur la vie sauvage, je voyois l'hom
se civilisant à la voix de la religi
j'assistois comme aux noces primiti
de l'homme et de la terre : l'hom
par ce grand contrat, abandonnan
la terre, l'héritage de ses sueurs
la terre s'engageant, en retour, à po
fidèlement les moissons, les enfan
les cendres de l'homme. »

« Cependant on apporta un en

au missionnaire qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin nouveau de la solitude. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux, suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri, ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses

enfans, s'avançoit à travers le monde désert, en suivant le soleil qui marchoit devant lui. »

« Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfans; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné aucune » loi; je leur ai seulement enseigné à » s'aimer, à prier Dieu, et à espérer » dans une meilleure vie : toutes les » loix du monde sont là-dedans. Vous » voyez au milieu du village une ca- » bane plus grande que les autres; » elle sert de chapelle dans la saison » des pluies. On s'y assemble soir et » matin pour louer le Seigneur, et » quand je suis absent, c'est un an- » cien qui fait la prière; car la vieil- » lesse est, comme la maternité, une » espèce de sacerdoce de la nature.

» Ensuite on va travailler dans les
» champs, et quoique les propriétés
» soient divisées, afin d'apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir
» la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le
» produit du labeur selon le besoin
» des familles. Ajoutez à cela des
» cérémonies religieuses et beaucoup
» de cantiques, la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous
» lequel je prêche dans les bons jours,
» nos tombeaux tout près de nos
» champs de bled, nos fleuves où je
» plonge les petits enfants, et les
» saint Jean du désert; vous aurez
» une idée complette de ce royaume
» de Jésus-Christ. »

« Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis à l'instant la supériorité de cette vie stable, morale et occupée, sur la vie errante, inutile et oisive du Sauvage. »

« Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette petite société évangélique, sans éprouver toute l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, auroit rendu ma vie heureuse ! Là finissoient toutes mes courses ; là, avec une épouse adorée, inconnu des hommes, et cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours !

Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

Le Drame.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut du moins de courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. je ne sais quelle soudaine horreur me saisit, je sentis mon cœur se dissoudre, et il me sembla que les lauriers murmuroient tristement sur la montagne. En approchant de la grotte,

je n'osois appeler la fille de Lopez. Mon imagination étoit également épouvantée, ou de la voix ou du silence, qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le ciel ac-
» compagne et fortifie ! pénétrez dans
» ces ombres, et rendez-moi Atala ! »

« Qu'il est foible celui que les passions dominent ! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, qu'il n'y en avoit dans toute la jeunesse de mon sein. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors, plein de terreur. Bientôt un foible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher et vint frap-

per mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux ! »

« Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin ; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front ; ses regards à demi-éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois per-

sonnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompit le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre » occasionnée par la fatigue, et si » nous nous résignons à la volonté » de Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement du désespoir à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. »

« Mon père, dit-elle d'une voix » affoiblie, en s'adressant au reli- » gieux, je touche au moment de la » mort. O Chactas ! écoute sans trop » de désespoir le funeste secret que » je t'ai caché, pour ne pas te rendre

» trop misérable, et pour obéir à ma
» mère. Tâche de ne pas m'inter-
» rompre par des marques d'une
» douleur, qui précipiteroient le peu
» d'instans que j'ai à vivre. J'ai beau-
» coup de choses à raconter, et pour-
» tant, aux battemens de ce cœur,
» qui se ralentissent... à je ne sais
» quel fardeau glacé que mon sein
» soulève à peine, je sens que je ne
» me saurois trop hâter. »

« Après quelques instans de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé
» presque avant que j'eusse vu la
» lumière. Ma mère m'avoit conçue
» dans le malheur; je fatiguois son
» sein, et elle me mit au monde avec
» de grands déchiremens d'entrailles :
» on désespéra de ma vie. Pour sauver

» mes jours, ma mère fit un vœu :
» elle promit à la Reine des anges que
» je lui consacrerois ma virginité, si
» j'échappois à la mort... Vœu fatal
» qui me précipite dans la tombe ! »

« J'entrois dans ma seizième année,
» lorsque je perdis ma mère. Quelques
» heures avant de mourir, elle m'ap-
» pela au bord de sa couche. Ma fille,
» me dit-elle en présence d'un mis-
» sionnaire, qui consoloit ses derniers
» instans ; ma fille, tu sais le vœu
» que j'ai fait pour toi. Voudrois-tu
» démentir ta mère ? O mon Atala !
» je te laisse dans un monde qui
» n'est pas digne de posséder une
» chrétienne, au milieu d'idolâtres
» qui persécutent le Dieu de ton père
» et le mien, le Dieu qui, après
» t'avoir donné le jour, te l'a con-

» servé par un second miracle. Eh !
» ma chère enfant, en acceptant le
» voile des vierges, tu ne fais que
» renoncer aux soucis de la cabane,
» et aux funestes passions qui ont
» troublé le sein de ta mère ! Viens
» donc, ma bien-aimée ; viens, jure
» sur cette image de la mère du Sau-
» veur, entre les mains de ce saint
» prêtre et de ta mère expirante, que
» tu ne me trahiras point à la face du
» ciel. Songe que je me suis engagée
» pour toi, afin de te sauver la vie ;
» et que si tu ne tiens ma promesse,
» ce sera moins toi qui seras punie,
» que ta mère, dont tu plongeras
» l'ame dans des tourmens éternels. »

« O ma mère ! pourquoi parlâtes-
» vous ainsi ! O religion qui fait à-la-
» fois mes maux et ma félicité ! qui

» me perd et qui me console ! Et toi,
» cher et triste objet d'une passion
» qui me consume jusques dans les
» bras de la mort, tu vois mainte-
» nant, Chactas, ce qui a fait la
» rigueur de notre destinée !..Fondant
» en pleurs, et me précipitant dans
» le sein maternel, je promis tout ce
» qu'on me voulut faire promettre.
» Le missionnaire prononça sur moi
» les paroles redoutables, et me donna
» le scapulaire qui me lie pour jamais.
» Ma mère me menaça de sa malé-
» diction si jamais je rompois mes
» vœux, et après m'avoir recommandé
» un secret inviolable envers les
» payens, persécuteurs de ma reli-
» gion, elle expira, en me tenant
» embrassée. »

« Je ne connus pas d'abord le

» danger de mes sermens. Pleine
» d'ardeur et véritable chrétienne,
» fière du sang espagnol qui coule
» dans mon sein, je n'apperçus au-
» tour de moi que des hommes in-
» dignes de ma main et de mon cœur;
» je m'applaudis de n'avoir d'autre
» époux que le Dieu de ma mère... Je
» te vis, jeune et beau prisonnier; je
» m'attendris sur ton sort; j'osai te
» parler au bûcher de la forêt...
» alors je sentis tout le poids de
» mes vœux. »

» Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai: « La voilà
» donc cette religion que vous m'avez
» tant vantée! Périsse le serment
» qui m'enlève Atala! périsse le

» Dieu qui contrarie la nature
» Homme ! prêtre ! qu'es-tu venu
» faire dans ces forêts ?... »

« Te sauver ! dit le vieillard en se
» levant, avec une voix terrible
» dompter tes passions, et t'empêcher
» blasphémateur, d'attirer sur toi la
» colère céleste ! Il te sied bien, jeune
» homme, à peine entré dans la vie, de
» te plaindre de tes douleurs ! Où sont
» les marques de tes souffrances ? où
» sont les injustices que tu as sup-
» portées ? où sont tes vertus, que
» seules pourroient te donner quel-
» ques droits à la plainte ? quel ser-
» vice as-tu rendu ? quel bien as-tu
» fait ? Eh ! malheureux ! tu ne
» m'offres que des passions, et tu
» oses accuser le ciel ! Quand tu au-
» ras, comme le père Aubry, passé

» trente années exilé sur les monta-
» gnes, tu seras moins prompt à juger
» des desseins de la Providence; tu com-
» prendras alors que tu ne sais rien,
» que tu n'es rien, et qu'il n'y a point
» de châtiment si rigoureux, point
» de maux si terribles, que la chair
» corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. « Mon fils, me
» répondit-il avec un accent si doux
» que le remords entra dans mon âme;
» mon fils, ce n'est pas pour moi-
» même que je vous ai réprimandé.
» Hélas ! vous avez raison, mon

» cher enfant; je suis venu faire bien
» peu de choses dans ces forêts, et
» Dieu n'a pas de serviteur plus in-
» digne que moi. Mais, mon fils, le
» ciel ! le ciel ! voilà ce qu'il ne faut
» jamais accuser. Pardonnez-moi donc
» si je vous ai offensé; mais écoutons
» votre sœur. Il y a peut-être du re-
» mède à tout ceci; ne nous lassons
» point d'espérer. Chactas, c'est une
» religion bien divine que celle-là, qui
» a fait une vertu de l'espérance. »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu
» as été témoin de mes combats,
» et cependant tu n'en as vu que la
» moindre partie; je te cachois le reste.
» Non, l'esclave noir qui arrose de
» sueurs les sables ardens de la
» Floride, est moins misérable que n'a
» été Atala ! Te sollicitant à la fuite,

» et pourtant certaine de mourir si tu
» t'éloignois de moi; craignant de
» fuir avec toi dans les déserts, et
» cependant haletant après l'ombrage
» des bois et appelant à grands cris
» la solitude.... Ah ! s'il n'avoit
» fallu que quitter parens, amis,
» patrie; si même (chose affreuse)
» il n'y eût eu que la perte de mon
» âme !... Mais ton ombre, ô ma mère!
» ton ombre étoit toujours-là, me
» reprochant ses tourmens. J'enten-
» dois tes plaintes, je voyois les
» flammes de l'enfer te consumer !...
» Mes nuits étoient arides et pleines
» de fantômes; mes jours étoient
» désolés; la rosée du soir séchoit
» en tombant sur ma peau brûlante;
» j'entr'ouvrois mes lèvres aux brises,
» et les brises, loin de m'apporter

» la fraîcheur, s'embrâsoient du feu
» de mon souffle. Quel tourment de te
» voir sans cesse auprès de moi, loin
» de tous les hommes, dans de pro-
» fondes solitudes, et de sentir entre
» toi et moi une barrière invincible!
» Passer ma vie à tes pieds, te servir
» comme ton esclave, apprêter ton re-
» pas et ta couche, dans quelque coin
» ignoré de l'univers, eût été pour moi
» le bonheur suprême: ce bonheur, j'y
» touchois, et je ne pouvois en jouir!
» Quel dessein n'ai-je point rêvé!
» quel songe n'est point sorti de ce
» cœur, si triste! Quelquefois en atta-
» chant mes yeux sur toi, au milieu
» du désert, j'allois jusqu'à former des
» desirs aussi insensés que coupables.
» Tantôt j'aurois voulu être avec
» toi la seule créature vivante sur

» la terre ; tantôt, sentant une divi-
» nité qui m'arrêtoit, dans mes hor-
» ribles transports, je desirois que
» cette divinité se fût anéantie,
» pourvu que serrée dans tes bras,
» j'eusse roulé d'abyme en abyme
» avec les débris de Dieu et du monde!
» A présent même... le dirai-je? à
» présent que l'éternité va m'englou-
» tir, que je vais paroître devant le
» Juge inexorable ; au moment où,
» pour obéir à ma mère, je vois avec
» joie ma virginité dévorer ma vie ;
» eh bien ! par une affreuse contra-
» diction, j'emporte le regret de
» n'avoir pas été à toi !... »

« Ma fille, interrompit le mission-
» naire, votre douleur vous égare.
» Cet excès de passion auquel vous
» vous livrez est rarement juste : il

» n'est pas même dans la nature, et
» en cela il est moins coupable aux
» yeux de Dieu, parce que c'est plu-
» tôt quelque chose de faux dans
» l'esprit, que de vicieux dans le
» cœur. Il falloit donc éloigner de
» vous ces emportemens, qui ne sont
» pas dignes de votre innocence. Mais
» aussi, ma chère enfant, votre ima-
» gination impétueuse vous a trop
» alarmée sur vos vœux. La religion
» n'exige point de sacrifice plus qu'hu-
» main. Ses sentimens vrais, ses ver-
» tus tempérées sont bien au-dessus
» des sentimens exaltés et des vertus
» forcées d'un prétendu héroïsme. Si
» vous aviez succombé à vos passions,
» eh bien ! pauvre brebis égarée ! le
» bon Pasteur vous auroit cherchée
» pour vous ramener au troupeau. Les

» trésors du repentir vous étoient
» ouverts : il faut des torrens de sang
» pour effacer les fautes aux yeux
» des hommes ; une seule larme suffit
» à Dieu. Rassurez-vous donc, ma
» chère fille, votre situation exige
» du calme ; adressons-nous à Dieu,
» qui guérit toutes les plaies de ses
» serviteurs. Si c'est sa volonté,
» comme je l'espère, que vous échap-
» piez à cette maladie, j'écrirai à
» l'évêque de Québec, qui a les pou-
» voirs nécessaires pour vous relever
» de vos vœux, qui ne sont que des
» vœux simples, et vous acheverez vos
» jours près de moi, avec Chactas
» votre époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner

des marques d'une douleur effrayante.
« Quoi ! dit-elle, en joignant les deux
» mains avec passion, il y avoit du
» remède ! Je pouvois être relevée de
» mes vœux ! — « Oui, ma fille,
» répondit le père ; et vous le pouvez
» encore. — « Il est trop tard, il est
» trop tard, s'écria-t-elle ! Faut-il
» mourir, au moment que j'apprends
» que j'aurois pu être heureuse ! Que
» n'ai-je connu plutôt ce saint vieil-
» lard ! Aujourd'hui de quel bonheur
» je jouirois ! avec toi, avec Chactas
» chrétien... consolée, rassurée par
» ce prêtre auguste... dans ce désert
» pour toujours !... c'eût été trop de
» félicité ! — « Calme-toi, lui dis-je
» en saisissant une des mains de l'in-
» fortunée ; calme-toi, ce bonheur,
» nous allons le goûter. » — « Jamais !

» jamais ! dit Atala ? » — « Comment !
» répartis-je. Tu ne sais pas tout !
» s'écria la vierge, c'est hier... pen-
» dant l'orage... vous me pressiez...
» c'est votre faute... J'allois violer
» mes vœux ;... j'allois plonger ma
» mère dans les flammes de l'abyme;...
» Déja sa malédiction étoit sur moi ;...
» déja je mentois au Dieu qui m'a
» sauvé la vie... Quand tu baisois
» mes lèvres tremblantes, tu ne
» savois pas ! tu ne savois pas que
» tu n'embrassois que la mort ! »
» — « O ciel ! s'écria le missionnaire !
» chère enfant, qu'avez-vous fait ? »
» — « Un crime ! mon père, dit Atala,
» les yeux égarés ; mais je ne perdois
» que moi, et je sauvois ma mère. »
— « Achève donc, m'écriai-je, plein
» d'épouvante ; achève. — « Eh bien !

» dit-elle, j'avois prévu ma foiblesse;
» en quittant les cabanes, j'ai emporté
» avec moi... — « Quoi? repris-je
» avec horreur. » — « Un poison?...
» dit le père. » — « Il est dans mon
» sein! » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe à la main du Solitaire; je tombe mourant près de la fille infortunée, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras paternels, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous! réveillons-nous,
» dit bientôt le courageux hermite, en
» allumant une lampe. « Nous perdons
» des momens précieux; intrépides
» chrétiens, bravons les assauts de
» l'adversité; la corde au cou, la
» cendre sur la tête, jetons-nous

» aux pieds du Très-Haut, pour im-
» plorer sa clémence, ou pour nous
» soumettre à ses décrets. Peut-être
» est-il temps encore... Ma fille, vous
» eussiez dû m'avertir hier au soir. »

« Hélas ! mon père, dit Atala, je
» vous ai cherché la nuit dernière;
» mais le ciel, en punition de mes
» fautes, vous a éloigné de moi. Tout
» secours eût d'ailleurs été inutile;
» car les Indiens mêmes, si habiles
» dans les poisons, ne connois-
» sent point de remède à celui que
» j'ai pris. O Chactas ! juge de mon
» étonnement quand j'ai vu que le
» coup n'étoit pas aussi subit que je
» m'y attendois. Mon amour a redou-
» blé mes forces; mon âme n'a pu si
» vîte se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des san-

glots que je troublai le récit d'Atala; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre, en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentoit un grand holocauste, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur. »

« Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « touche mes doigts, me disoit-elle, ne les trouves-tu pas bien glacés ? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur ; ensuite elle ajoutoit : « Hier encore, mon » bien-aimé, ton seul toucher me » faisoit tressaillir, et voilà que je » ne sens plus ta main... je n'en- » tends presque plus ta voix ; les

» objets de la grotte disparoissent
» tour-à-tour. N'est-ce pas les oiseaux
» qui chantent ? le soleil doit se cou-
» cher à présent... Chactas ! ses
» rayons seront bien beaux au désert,
» sur ma tombe. »

« Atala s'appercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons
» amis, je suis bien foible ; mais
» peut-être que je vais devenir plus
» forte !... Cependant mourir si
» jeune ! tout-à-la-fois ! quand mon
» cœur étoit si plein de vie !.. Chef
» de la prière, aie pitié de moi ; sou-
» tiens-moi. Crois-tu que ma mère
» soit contente, et que Dieu me par-
» donnera ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux, en versant des larmes, et

les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés ; « Ma fille, tous vos » malheurs viennent de votre igno- » rance ; c'est votre éducation sau- » vage et le manque d'instruction » nécessaire qui vous ont perdue ; » vous ne saviez pas qu'une chré- » tienne ne peut disposer de sa vie. » Consolez-vous donc, ma chère » brebis ; Dieu vous pardonnera, à » cause de la simplicité de votre cœur. » Votre mère et l'imprudent mission- » naire qui la dirigeoit, ont été plus » coupables que vous ; ils ont passé » leurs pouvoirs, en vous arrachant » un vœu indiscret ; mais que la paix » du Seigneur soit avec eux. Vous » offrez tous trois un terrible exem- » ple des dangers de l'enthousiasme » et du défaut de lumières, en ma-

Vive la superstition !

» tière de religion. Rassurez-vous,
» mon enfant; celui qui sonde les
» reins et les cœurs, vous jugera sur
» vos intentions, qui étoient pures,
» et non sur votre action qui est con-
» damnable. »

« Quant à la vie, si le moment est
» arrivé de vous endormir au Sei-
» gneur; ah! ma chère enfant, que
» vous perdez peu de choses, en per-
» dant ce monde! Malgré la solitude
» où vous avez vécu, vous avez connu
» les chagrins; que penseriez-vous
» donc si vous eussiez été témoin
» des maux de la société; si en
» abordant sur les rivages de l'Eu-
» rope, votre oreille eût été frappée
» de ce long cri de douleur, qui
» s'élève de cette vieille terre, qui
» n'est que la cendre des morts,

» pétrie des larmes des vivans ! L'ha-
» bitant de la cabane et celui des pa-
» lais, tout souffre, tout gémit ici-bas :
» les reines ont été vues pleurant,
» comme de simples femmes, et l'on
» s'est étonné de la quantité de larmes
» que contiennent les yeux des rois ! »

« Est-ce votre amour que vous re-
» grettez ? Ma fille, il faudroit autant
» pleurer un songe. Connoissez-vous
» le cœur de l'homme, et pourriez-
» vous compter les inconstances de
» son desir ? Vous calculeriez plutôt
» le nombre des vagues que la mer
» roule dans une tempête. Atala ! les
» sacrifices, les bienfaits ne sont pas
» des liens éternels : un jour, peut-
» être, le dégoût fût venu avec la
» satiété ; le passé eût été compté pour
» rien, et l'on n'eût plus apperçu que

» les inconvéniens d'une union pauvre
» et méprisée. Sans doute, ma fille, les
» plus belles amours furent celles de
» cet homme et de cette femme, sortis
» de la main du Créateur. Un paradis
» avoit été formé pour eux ; ils étoient
» innocens et immortels. Parfaits de
» l'âme et du corps, ils se convenoient
» en tout ; Ève avoit été créée pour
» Adam, et Adam pour Ève. S'ils
» n'ont pu toutefois se maintenir dans
» cet état de bonheur, quels couples
» le pourront après eux ? Je ne vous
» parlerai point des mariages des
» premiers nés des hommes, de ces
» unions ineffables, alors que la
» sœur étoit l'épouse du frère ; que
» l'amour et l'amitié fraternelle se
» confondoient dans le même cœur,
» et que la pureté de l'une augmen-

» toit les délices de l'autre. Toutes
» ces unions ont été troublées ; la
» jalousie s'est glissée à l'autel de
» gazon où l'on immoloit le chevreau ;
» elle a régné sous la tente d'Abra-
» ham, et dans ces couches même, où
» les patriarches goûtoient tant de
» joie, qu'ils oublioient la mort de
» leurs mères. Vous seriez-vous
» donc flatté, mon enfant, d'être
» plus innocente et plus heureuse
» dans vos liens, que ces saintes
» familles dont Jésus-Christ a voulu
» descendre ? Je vous épargne les
» détails des soucis du ménage, les
» disputes, les reproches mutuels, les
» inquiétudes et toutes ces peines
» secrètes, qui veillent sur l'oreiller
» du lit conjugal. La femme renou-
» velle ses douleurs chaque fois qu'elle

» est mère, et elle se marie en pleu-
» rant. Que de maux dans la seule
» perte d'un nouveau-né, à qui l'on
» donnoit le lait, et qui meurt sur
» votre sein ! La montagne a été pleine
» de gémissemens; rien ne pouvoit
» consoler Rachel, parce que ses
» fils n'étoient plus. Ces amertumes
» attachées aux tendresses humaines
» sont si fortes, qu'on vient de voir de
» grandes dames, aimées par des rois,
» quitter la cour, pour s'ensevelir
» dans des cloîtres, et mutiler cette
» chair révoltée, dont les plaisirs ne
» sont que des douleurs. »

« Mais peut-être direz-vous que ces
» derniers exemples ne vous regardent
» pas ; que toute votre ambition se ré-
» duisoit à vivre dans une obscure ca-
» bane avec l'homme de votre choix ;

» que vous cherchiez moins les dou-
» ceurs de l'hymen, que les charmes
» de cette folie que la jeunesse appelle
» amour : illusion, chimère, vanité,
» rêve d'une imagination blessée ! Et
» moi aussi, ma fille, j'ai connu les
» orages du cœur; cette tête n'a pas
» toujours été chauve, ni ce sein aussi
» tranquille qu'il vous le paroît aujour-
» d'hui. Croyez-en mon expérience :
» si l'homme, constant dans ses
» affections, pouvoit sans cesse four-
» nir à un sentiment renouvelé sans
» cesse; sans doute, la solitude et
» l'amour l'égaleroient à Dieu même;
» car ce sont là les deux éternels
» plaisirs du grand Être. Mais l'ame
» de l'homme se fatigue, et jamais
» elle n'aime long-temps le même
» objet avec plénitude. Il y a toujours

» quelques points par où deux cœurs
» ne se touchent pas, et ces points
» suffisent à la longue, pour rendre
» la vie insupportable. »

« Enfin, ma chère fille, le grand tort
» des hommes, dans leur songe de
» bonheur, est d'oublier cette in-
» firmité de la mort attachée à leur
» nature; il faut finir, il faut se dis-
» soudre. Tôt ou tard, quelque eût
» été votre félicité, ce beau visage se
» fût changé en cette figure uniforme,
» que le sépulchre donne à la famille
» d'Adam; l'œil même de Chactas
» n'auroit pu vous reconnaître entre
» vos sœurs de la tombe. L'amour
» n'étend point son empire sur les
» vers du cercueil. Que dis-je ? (ô va-
» nité des vanités !) que parlé-je de la
» puissance des amitiés de la terre !

» Voulez-vous, ma chère fille, en
» connoître l'étendue? Si un homme
» revenoit à la lumière, quelques
» années après sa mort, je doute qu'il
» fût revu avec joie, par ceux-là mêmes
» qui ont versé le plus de larmes à sa
» mémoire; tant on forme vîte d'autres
» liaisons ! tant on prend facilement
» d'autres habitudes! tant l'incons-
» tance est naturelle à l'homme ! tant
» notre vie est peu de chose, même
» dans le cœur de nos amis ! »

« Remerciez donc la Bonté divine,
» ma chère fille, qui vous retire si
» vîte de cette vallée de misère et de
» cette terre de visions. Déja le vê-
» tement blanc et la couronne écla-
» tante des vierges, se préparent pour
» vous dans les nuées ; déja j'entends
» la Reine des Anges qui vous crie :

» Venez, ma digne servante, venez,
» ma colombe, venez vous asseoir sur
» un trône de candeur, parmi toutes
» ces filles qui ont sacrifié leur beauté
» et leur jeunesse au service de l'hu-
» manité, à l'éducation des enfans,
» et aux chefs-d'œuvre de la péni-
» tence. Venez, rose mystique, vous
» réunir à Jésus-Christ. Ce cercueil,
» lit nuptial que vous vous êtes choisi,
» ne sera point trompé par votre cé-
» leste époux, et ses embrassemens
» ne finiront jamais. »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel embelli; ainsi la parole paisible du vieillard appaisa les passions soulevées dans le sein d'Atala. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me

faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie, et cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi d'autres souvenirs; elle m'exhortoit à la patience, à la » vertu. « Tu ne seras pas toujours » malheureux, disoit-elle : si le ciel » t'éprouve aujourd'hui, c'est seule- » ment pour te rendre plus compa- » tissant aux maux des autres. Le » cœur, ô Chactas ! est comme ces » sortes d'arbres, qui ne donnent » leur baume pour les blessures des » hommes, que lorsque le fer les a » blessés eux-mêmes. »

« Lorsqu'elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire et

cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver ; et tour-à-tour, consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort. »

« L'hermite redoubloit de zèle, à mesure que nous étions plus malheureux; tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, ralumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. Toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette

scène, où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.»

« Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'appercevoit de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit une main pâle, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils » d'Outalissi, te rappelles-tu cette » première nuit où tu me pris pour » la vierge des dernières amours? » O singulier présage de notre des» tinée! » — Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand je songe que je te » quitte pour toujours, mon cœur

» fait un tel effort pour revivre, que
» je me sens presque le pouvoir de me
» rendre immortelle à force d'aimer.
» Mais, ô mon dieu, que votre vo-
» lonté soit faite ! » Atala se tut pendant quelques instans. Ensuite elle ajouta : « il ne me reste plus qu'à
» vous demander pardon des maux
» que je vous ai causés. Je vous ai
» beaucoup tourmenté par mon or-
» gueil et mes caprices. Chactas,
» un peu de terre jeté sur mon corps
» va mettre tout un monde entre
» vous et moi, et vous délivrer pour
» toujours du poids de mes infor-
» tunes. »

« Vous pardonner, répondis-je,
» noyé de larmes, n'est-ce pas moi
» qui ai causé tous vos malheurs ? »
« — Mon ami, dit-elle, en m'inter-

» rompant, vous m'avez rendu très
» heureuse ; et si j'étois à recommencer
» la vie, je préférerois encore le bon-
» heur de vous avoir aimé quelques
» instans dans un exil infortuné, à
» toute une vie de repos dans ma
» patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose, elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix qu'elle portoit : elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit : »

« Quand je te parlai pour la pre-
» mière fois auprès du bûcher, tu vis

» cette croix briller à la lueur du feu
» sur mon sein ; c'est le seul bien que
» possède Atala. Lopez, ton père et
» le mien, le donna à ma mère, à ma
» naissance. Reçois donc de moi cet
» héritage, ô mon frère ! conserve-le
» en mémoire de mes malheurs. Tu
» auras recours à ce Dieu des infor-
» tunés dans les chagrins de ta vie, et
» tu donneras peut-être une larme à
» ton amante. Chactas, j'ai une der-
» nière prière à te faire : Ami ! notre
» union ne pouvoit être que courte
» sur la terre ; mais il est après
» cette vie, une plus longue vie.
» Qu'il seroit affreux d'être séparé de
» toi pour jamais ! Je ne fais que te
» devancer aujourd'hui, et je vais t'at-
» tendre dans l'empire céleste. Si tu
» m'as aimée, jeune idolâtre, fais-toi

» instruire dans la religion chrétienne,
» qui prépara notre éternelle réunion.
» Elle fait sous tes yeux un grand
» miracle, cette religion divine, puis-
» qu'elle me rend capable de te quit-
» ter, sans mourir dans les angoisses
» du désespoir. Cependant, Chactas,
» je ne veux de toi qu'une simple
» promesse ; je sais trop ce qu'il en
» coûte, pour te demander un serment.
» Peut-être ce vœu te sépareroit-il
» de quelque femme plus heureuse
» que moi... t'aimera-t-on comme
» Atala ?... O ma mère, pardonne à ta
» fille égarée ! ô vierge, retenez votre
» courroux ! je retombe dans mes
» foiblesses, et je te dérobe, ô mon
» Dieu ! des pensées qui ne devroient
» être que pour toi ! »

« Navré de douleur, et poussant des

sanglots comme si ma poitrine s'alloit briser, je promis à Atala d'embrasser quelque jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est » temps, s'écria-t-il, il est temps » d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête aux pieds d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où étoit renfermé une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes, et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son

tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne. »

« Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur ses lèvres ; sa bouche mourante s'entr'ouvrit, et sa langue vint avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présentoit la main du prêtre : ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée; il en frotte les tempes, la bouche et le sein d'Atala; il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces

fortes paroles échappent à sa bouche : « Partez, ame chrétienne, et allez » vous rejoindre à votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : « Mon père ! ce remède » rendra-t-il la vie à Atala ? — « Oui, » mon fils, dit le vieillard en tombant » dans mes bras, « la vie éternelle ! » — Atala venoit d'expirer. »

DANS cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : « Le voilà, s'écria-t-il, » ce gage de l'adversité ! O René ! ô

» mon fils ! tu le vois ; et moi, je ne
» le vois plus ! Dis-moi, après tant
» d'années, l'or n'en est-il point
» altéré ? N'y vois-tu point la trace
» de mes larmes ? Pourrois-tu recon-
» noître l'endroit qu'une sainte a tou-
» ché de ses lèvres ? Comment Chactas
» n'est-il point encore chrétien ?
» Quelles frivoles raisons de politi-
» que et de patrie, l'ont jusqu'à pré-
» sent retenu dans les erreurs de ses
» pères ? Non ! je ne veux pas tarder
» plus longtemps. La terre me crie :
» — quand donc descendras-tu dans la
» tombe, et qu'attends-tu pour em-
» brasser une religion divine ? — O
» terre ! vous ne m'attendrez pas long-
» temps ! Mes os sont fatigués, et aussi-
» tôt qu'un prêtre aura rajeûni dans
» l'onde cette tête blanchie par les

» chagrins, j'espère rejoindre Atala : » mais achevons ce qui me reste à » conter de mon histoire. »

Les Funérailles

« Je n'essayerai point, ô René ! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsque Atala eût rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste ; il faudroit que mes yeux fermés pussent se rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs, qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ! oui, l'Ohio, qui porte maintenant nos pirogues, suspendra le cours de ses ondes ! avant que mes

larmes cessent de couler pour Atala. Pendant deux jours entiers, je fus insensible à tous les discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre ; il se contentoit de me dire, « mon fils, c'est la volonté de Dieu, » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'eusse éprouvé moi-même. »

La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut, vainquit enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop ; » que les passions d'un jeune homme » ne troublent plus la paix de tes

» jours. Laisse-moi emporter les
» restes de mon amante ; je les ense-
» velirai dans quelque coin du dé-
» sert, et si je suis encore condamné
» à la vie, je tâcherai de me rendre
» digne de ces noces éternelles, qui
» m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : » O sang de Jésus-Christ ! sang de
» mon divin maître, je reconnois-là
» tes mérites ! Tu sauveras sans
» doute ce jeune homme. O mon
» Dieu ! achève ton ouvrage. Rends
» la paix à cette âme troublée, et ne
» laisse de ses malheurs, que
» d'utiles et humbles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de mon amante ; mais il me proposa de faire venir la mission, et

d'enterrer la fille de Lopez, avec toute la pompe chrétienne ; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les » vertus d'Atala, lui dis-je, ont été in- » connus des hommes ; que sa tombe, » creusée furtivement par ta main et » par la mienne, partage cette obscu- » rité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever de l'aurore pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte. »

« Vers le soir, nous transportâmes ces précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère ; c'étoit le seul bien qui lui

restât de son ancienne patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découvertes. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée; ... celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde! Ses lèvres, comme un bouton de rose, cueilli depuis deux aurores, sembloient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on voyoit quelques veines bleues; ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à

son cou. Elle paroissoit enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste; et quiconque eût ignoré que cette vestale eût joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la virginité endormie. »

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit; j'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté. »

« La lune prêta son pâle flambeau

à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois, ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une onde consacrée; puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job ; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai » séché comme l'herbe des champs. »

« Pourquoi la lumière a-t-elle été

» donnée à un misérable, et la vie à
» ceux qui sont dans l'amertume du
» cœur ? »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et peu cadencée, alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chûte d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre, dans les bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire. »

« Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers crioient

sur les rochers, et les martes rentroient dans le creux des ormes ; c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'hermite marchoit devant portant une bêche : nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux, et obscurcissoit ma vue, déja troublée par les pleurs ; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin, nous

arrivâmes au lieu marqué par ma douleur, nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il auroit fallu voir un Sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, et creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre et jeune fille, dont le corps étoit étendu près delà, dans la ravine desséchée d'un torrent.

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un effroyable silence, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala ; ensuite je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps. Je vis

graduellement disparoître les traits de mon amante, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité : son sein surmonta quelque temps la terre noircie, comme un lis blanc sort du milieu d'une sombre argile. « Lopez ! m'é» criai-je alors, vois ton fils inhumer » sa sœur ! » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil. »

Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit: « Chactas, fils » d'Outalisssi, tandis qu'Atala a vécu, » je vous ai sollicité de demeurer » dans ces déserts ; mais à présent » votre sort est changé, vous vous

» devez à votre patrie. Croyez-moi,
» mon fils, les douleurs ne sont point
» éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles
» finissent, parce que le cœur de
» l'homme est fini ; et c'est une de nos
» grandes misères, que nous ne som-
» mes pas même capables d'être long-
» temps malheureux. Retournez au
» Meschacebé ; allez consoler votre
» mère, qui vous pleure tous les jours,
» et qui a besoin de votre appui.
» Faites-vous instruire dans la reli-
» gion de votre chère Atala, lorsque
» vous en trouverez l'occasion, et
» souvenez-vous que vous lui avez
» promis d'être vertueux et chré-
» tien. Moi, je veillerai ici sur le
» tombeau de votre sœur... Partez,
» mon fils : Dieu, l'ame de votre
» amante et la pensée de votre vieil

» ami de la montagne, vous suivront
» au désert. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes ; je passai au tombeau d'Atala. Je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montroit au-dessus de la mort, comme on apperçoit le mât d'un vaisseau, qui a fait naufrage. Je jugeai par-là que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit. Cette marque d'amitié et de religion de la part du vieillard, fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la

fosse, et de voir encore une fois mon amante; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée, où déja rampoit le ver, qui cherchoit un passage vers sa proie. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeuroi enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est-là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours et la plus grande vanité de nos projets. Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille. Eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point

encore rencontré d'homme qui n'eût été déçu dans ses rêves de félicité ; point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée : le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface vous en paroît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin tranquille, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes. »

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri du pélican, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris

sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « dors en paix dans cette » terre étrangère, fille trop malheu- » reuse ! Pour prix de ton amour, de » ton exil, et de ta mort, tu vas être » abandonnée, même de Chactas ! » Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez ; alors je m'arrachai de ces lieux solitaires, laissant au pied du pompeux monument de la nature, un monument encore plus auguste : l'humble tombeau de la vertu.

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants; et moi, voyageur aux terres lointaines, je t'ai fidèlement rapporté, lecteur, ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses: le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, et au véritable esprit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fou-

gueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, et toi aussi, lecteur, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comment la chose se passa :

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient au midi les magnifiques barrières de la Nou-

velle France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chûte, dans l'ancien pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce spectacle, je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois demeuré parmi nous,
» cher enfant, comme ta main eût
» bandé l'arc avec grâce ! Tu aurois
» défié sur le sommet de la montagne,
» l'élan le plus léger à la course.
» Blanche hermine du rocher ! si jeune

(1) Les Iroquois.

» être allé dans le pays des ames!
» Comment feras-tu pour y vivre? Ton
» père n'y est point, pour t'y nourrir
» de sa chasse; tu auras froid, et
» aucun esprit ne te donnera des
» peaux pour te couvrir. Oh! il faut
» que je me hâte d'aller te rejoindre,
» pour te chanter des chansons, et te
» présenter mon sein ».

Et la jeune mère, après cette oraison funèbre de la façon des déserts, chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort, tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son enfant sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tom-

beaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie: elle dépouilla son fils, et respirant quelques instans dans sa bouche, elle se prit à dire : « Ame de mon fils ! charmante » ame ! ton père t'a créée jadis sur mes » lèvres par un baiser: hélas ! les miens » n'ont pas le pouvoir de te donner » une seconde naissance ! » — Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie. »

« Elle se leva, et chercha des yeux dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui

exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaisssa les rameaux inférieurs ; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant. Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps pénétrés de la substance éthérée, enfoncés sous des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche, où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie ; ces corps ont perdu toute la laideur du sépulchre. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a

suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux ; le charme redouble encore : arbre américain qui portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre ! Dans ta sublime allégorie, tu me montrois l'arbre de la vertu : ses racines croissent dans la poussière de ce monde ; sa cîme se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

Or, la mère ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage,

tandis que le souffle de l'aurore balançoit dans son dernier sommeil, celui qu'une main maternelle avoit tant de fois endormi à la même heure, dans un berceau de mousse. Dans ce moment je marchai droit à la femme ; je lui imposai les deux mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleurs. Ensuite, sans nous rien dire, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à écarter les insectes, qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe dont le nid étoit voisin, et qui venoit de temps en temps dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher plus mollement ses petits. L'Indienne lui disoit : « colombe, si tu n'es pas » l'ame de mon fils qui s'est envolée,

» tu es, sans doute, une mère qui
» cherche quelque chose pour faire
» un berceau. Prends de ces che-
» veux, que je ne laverai plus dans
» l'eau d'esquine ; prends-en pour
» coucher tes petits : puisse le grand
» Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de
» Céluta, retire notre enfant, nous ne
» séjournerons pas plus long-temps
» ici, et nous partirons au premier so-
» leil. » — Je dis alors : « Frère, je te
» souhaite un ciel bleu, beaucoup de
» chevreuils, un manteau de castor,
» et l'espérance ; tu n'es donc pas de
» ce désert ? — Non, répondit le jeune
» homme, nous sommes des exilés,

» et nous allons chercher une patrie, » je ne sais où. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Le jeune couple regardoit l'enfant et sourioit; c'étoit comme des pleurs. Alors je dis : « voulez-vous me permettre d'allumer » votre feu cette nuit ? » — « Nous » n'avons point de cabanes, reprit le » guerrier; si vous voulez nous suivre, » nous campons au bord de la chûte.» — « Je le veux bien, répondis-je, » et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'af-

freux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au moment de la chûte, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chûtes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au

levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en formes de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme, les cadavres des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux m'avoient

quitté. Je les cherchai en remontant le long du fleuve au-dessus de la chûte, et je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil : ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, le tombeau dans l'arbre, la cataracte, les ossemens, je m'assis auprès de la mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que » tout ceci, ma sœur ? » Elle me ré» pondit : « Mon frère, c'est la terre » de la patrie ; ce sont les os de nos » aïeux, qui nous suivent dans notre » retraite. » — « Et comment, m'é» criai-je, avez-vous été réduits à un » tel malheur ? » — La fille de Ce» luta répartit : « Nous sommes les

» restes des Natchez. Après le grand
» massacre que les François firent
» de notre nation pour venger leurs
» frères, ceux de nos frères qui échap-
» pèrent aux vainqueurs, trouvèrent
» un asyle chez les Chikassas nos
» voisins. Nous y sommes demeurés
» assez long-temps tranquilles; mais
» il y a sept lunes, que les blancs de
» la Virginie se sont emparés de nos
» terres, en disant qu'elles leur ont
» été données par un roi d'Europe.
» Nous avons levé les yeux au ciel, et
» chargés des cendres de nos aïeux,
» nous avons pris notre route à travers
» le désert. Je suis accouchée dans la
» marche, et comme mon lait étoit
» mauvais, à cause de la douleur, il a
» empoisonné mon enfant. » En disant
cela, la jeune mère essuya ses yeux

avec sa chevelure; je pleurois aussi. »

« Or, je dis bientôt: « Ma sœur,
» adorons le grand Esprit, tout ar-
» rive par son ordre; les misérables
» ne le seront pas toujours, et il y a
» un lieu où ils ne pleureront plus.
» Si je ne craignois d'avoir la langue
» aussi légère que celle d'un blanc,
» je vous demanderois si vous avez
» entendu parler de Chactas le Nat-
» ché? » — A ces mots l'Indienne me
regarda, et me dit: « Qu'est-ce qui
» vous a parlé de Chactas le Natché? »
Je répondis: « C'est la sagesse. » L'In-
dienne reprit: « Je vous dirai ce que
» je sais, parce que vous avez éloigné
» les mouches du corps de mon fils, et
» que vous venez de dire de belles pa-
» roles sur le grand Esprit. Je suis la
» fille de la fille de René, l'Européen,

» que Chactas avoit adopté. Chactas,
» qui avoit reçu le baptême, et René
» mon aïeul, ont péri dans le mas-
» sacre.» — « L'homme va toujours de
» douleur en douleur, répondis-je en
» m'inclinant. Vous pourriez donc
» aussi m'apprendre des nouvelles du
» père Aubry ? » — « Il n'a pas été plus
» heureux que Chactas, dit l'Indienne.
» Nous avons su que les Chéroquois,
» ennemis des François, avoient pé-
» nétré à la mission ; ils y furent
» conduits par le son de la cloche
» qu'on sonnoit pour secourir les
» voyageurs. Le père Aubry se pou-
» voit sauver ; mais il ne voulut pas
» abandonner ses enfans dans le
» malheur, et il demeura pour les en-
» courager à mourir, par son exem-
» ple. Il fut brûlé avec de grandes

» tortures; jamais on ne put tirer de
» lui un cri qui tournât au déshonneur
» de son Dieu, ou de sa patrie. On lui
» écrasa les gencives, on lui mit un
» collier de haches ardentes, on versa
» sur sa tête des cendres embrâsées;
» il ne cessa, durant tout ce temps,
» de prier pour ses bourreaux, et de
» compatir au sort des autres victimes,
» qu'il voyoit autour de lui. Desirant
» d'arracher une marque de faiblesse
» à ce guerrier des armées célestes,
» les Chéroquois amenèrent devant
» lui un Sauvage chrétien, qu'ils
» avoient horriblement mutilé. Mais
» ils furent bien surpris, quand ils
» virent le jeune homme se jeter à
» genoux et baiser les plaies du vieil
» hermite qui lui crioit avec un front
» serein : « mon enfant! nous avons

» été mis en spectacle, au monde,
» aux anges, et aux hommes. » Les
» Indiens furieux lui plongèrent un
» fer rouge dans la gorge, pour l'em-
» pêcher de parler. Alors ne pouvant
» plus consoler les hommes, il ex-
» pira. »

« On dit que les Chéroquois, tout
» accoutumés qu'ils étoient à voir des
» Sauvages souffrir avec constance,
» ne purent s'empêcher d'avouer qu'il
» y avoit dans l'humble courage du
» père Aubry, quelque chose qui leur
» étoit inconnu, et qui surpassoit
» tous les courages de la terre. Plu-
» sieurs d'entre eux frappés de cette
» mort, se sont faits chrétiens. »

« Quelques années après, Chactas,
» à son retour de la terre des blancs,
» ayant appris les malheurs du chef

» de la prière, partit pour aller re-
» cueillir ses cendres et celles d'Atala.
» Il traversa le désert, et arriva à
» l'endroit où étoit située la mission,
» mais il put à peine le reconnoître.
» Le lac s'étoit débordé, et la savane
» étoit changée en un marais impra-
» ticable : le pont naturel, en s'écrou-
» lant, avoit enseveli sous ses débris
» le tombeau d'Atala et les bocages
» de la mort. Chactas erra long-temps
» dans ces lieux : il visita la grotte du
» solitaire, qu'il trouva remplie de
» ronces et de framboisiers, et dans
» laquelle une biche allaitoit son faon ;
» il s'assit sur le rocher de la veillée
» de la mort, où il ne vit que quelques
» plumes tombées de l'aile de l'oiseau
» de passage. Tandis qu'il y pleuroit
» en silence, le serpent familier du

» missionnaire sortit des broussailles
» voisines, et vint s'entortiller à ses
» pieds. Il caressa ce vieil ami resté
» seul au milieu de ces ruines, et il le
» réchauffa dans son sein. Le fils d'Ou-
» talissi a raconté que plusieurs fois,
» à l'entrée de la nuit, il apperçut
» l'ombre d'Atala et celle du père
» Aubry dans ces solitudes. La pre-
» mière étoit vêtue de blanc, mais
» elle avoit l'air mélancolique; la
» seconde, traînant une longue robe,
» se promenoit un livre à la main;
» elle paroissoit tout occupée de
» quelque service à rendre, ou de
» quelques larmes à essuyer. Quand
» on approchoit de ces fantômes, ils
» s'enfonçoient dans la forêt, et s'é-
» vanouissoient entre les arbres. Ces
» visions remplirent l'ame de Chactas

» d'une religieuse frayeur et d'une
» joie triste. Après avoir cherché inu-
» tilement le tombeau de l'hermite,
» et essayé en vain de découvrir celui
» d'Atala, il étoit prêt à abandonner
» ces lieux, lorsque la biche de la
» grotte se mit à bondir devant lui, et
» à descendre vers la croix de la mis-
» sion, au pied de laquelle elle s'arrêta.
» Cette croix étoit alors à moitié en-
» tourée d'eau ; son bois étoit rongé
» de mousse, et l'oiseau du désert
» aimoit à se pencher sur ses branches
» antiques. Chactas jugea que la biche
» reconnoissante l'avoit conduit au
» tombeau de son hôte. Il creusa sous
» la roche qui servoit jadis d'autel dans
» le temps des sacrifices, et il y trouva
» les restes d'un homme et d'une
» femme. Il ne douta point que ce ne

» fût ceux du prêtre et de la vierge, que
» les anges avoient ensevelis dans ce
» lieu. Il les ôta de terre avec respect,
» et en versant beaucoup de larmes ;
» il les enveloppa dans des peaux
» d'ours, puis reprit le chemin du
» désert, en emportant les précieux
» débris, qui résonnoient, sur ses
» épaules, comme le carquois de la
» mort. La nuit, il les mettoit sous sa
» tête, et il avoit des songes d'amour
» et de vertu. Ainsi chargé il arriva
» aux Natchez. O étranger, tu peux
» contempler ici ces ossemens, avec
» ceux de Chactas lui-même ! »

« Comme l'Indienne achevoit de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des restes sacrés, et me prosternai devant eux en silence; ensuite m'éloignant à grands pas, je

m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux et sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte, que je contemplois à la lumière de la lune. Le lendemain au point du jour, mes hôtes levèrent leur camp pour continuer leur route dans la solitude. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient ; les premiers étoient chargés des saintes reliques ; les secondes portoient leurs nouveaux-nés : les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés

entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui n'étoient plus et ceux qui n'étoient pas encore, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes troublent la solitude, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, et que du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de sa cabane, qui continue de couler à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vu errer dans les déserts du nouveau-monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! Je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi

que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

FIN.

Librairie A. FONTEMOING, rue Le Goff, 4, Paris

VICTOR GIRAUD

—

PASCAL

(L'HOMME, L'ŒUVRE, L'INFLUENCE)

In-16, 3e édition . . . . . 3 fr. 50

GUSTAVE MICHAUT

—

LES ÉPOQUES DE LA PENSÉE

DE

PASCAL

In-16, 2e éd. (fac-similé et grav.) 3 fr. 50

LE GÉNIE LATIN

(LA RACE, LE MILIEU, LE MOMENT, LES GENRES)

In-16. . . . . 5 fr.

ÉTUDES SUR SAINTE-BEUVE

In-16 . . . . . 3 fr. 50